

*Il rampe. Dans l'obscurité. Quand il veut
atteindre le ciel, le lierre escalade un arbre. Il
s'agrippe et se cramponne, il grossit et grandit.*

Après un séjour de quelques semaines chez les griots des rives du Korarou, Samba Gaya reprend son chemin. Il descend plus encore vers le sud-ouest.

Près de la falaise de Bandiagara, il entend parler d'un peintre ibérique qui habite parfois sa résidence secondaire au sein des parois rocheuses ; ami avec un potier local, il lui extirpe différents secrets de fabrication (comme le mélange de sables triés à cent dix micromètres, de smectites dioctaédriques, de paille, d'urine de chèvre et d'eau de pluie pour bâtir des jarres puis en sculpter la paroi dans la masse) fort appréciés dans quelques grandes capitales de l'Union Européenne. Le mariage artistique - plus ou moins forcé - entre l'Afrique et l'occident ne date pas d'aujourd'hui. Tous les esprits ouverts, tolérants ou opportunistes se sont abreuvés à la source originelle, conceptualisant utilitaire ou mystique dans un joyeux syncrétisme, souvent rémunérateur. Ces échanges permirent à monsieur Pablo d'accoucher des *Demoiselles d'Avignon* dans son Bateau Lavoir parisien, non chauffé, en 1906 : œuvre majeure du vingtième siècle, socle fondateur de la suite. La fonction de représentation de la peinture avait vécu. De nombreux peintres représentateurs se sont retrouvés au chômage, certains sont devenus photographes, d'autres bistrotiers, d'autres employés de bureau, d'autres chercheurs...etc. La reconversion était de mise. Cependant, l'évolution de la mentalité du quidam étant beaucoup plus lente que celle du génie, quelques petits maîtres en ont survivoté, parfois fort bien, quelques-uns encore aujourd'hui. Samba est persuadé que ce jeune peintre pense constamment à son prestigieux compatriote, chaque fois qu'il travaille dans son cortex minéral dogon. Plutôt que Paris et le Musée de l'Homme, l'artiste estime que sa présence *in situ* véhicule encore plus de sensations sensorielles et sensationnelles. Au contact du terrain, sur le lieu, la perception est démultipliée. Quelques exemples : en bord de mer, sur un littoral sauvage, l'homme des cavernes nous frôle en allant chercher quelques pectens ou quelques moules tout en se rinçant les pieds dans une flaque oubliée là par le jusant ; au cœur des vestiges d'une allée couverte, les larmes de la veuve du chef de clan coulent sur nos épaules tandis que les épées de ses guerriers

s'entrechoquent, rythmant le chant des bardes, d'un geste de la main, le druide obtient le silence. Est-ce un ressenti culturel ou un pur produit de l'imagination ? Des aborigènes australiens, invités à l'intérieur des (vraies) grottes de Lascaux, éprouvèrent la force et la puissance du lieu, tenaillés par l'impression d'être dans le ventre de la mère qui enfanta une civilisation (gardiens et garants des mémoires, ils identifièrent d'autres aspects plus pratiques que des spécialistes s'évertuent encore à tenter de décrypter). Et puis, l'éternelle question de la fonction de l'art reste prégnante. Là, chaque geste artistique a une finalité spirituelle, mystique, pratique ou pédagogique en lien avec un monde éternel. Ici, l'acte est égoïste, spéculatif, décoratif ou communiquant.

En chemin, Samba croise différentes essences végétales, inhabituelles pour lui : le baobab, le palmier-doum et le cram-cram laissent peu à peu la place au karité, au néré et au balanzan. L'importance de la diversité botanique est inversement proportionnelle à l'éloignement du terme de son voyage. L'hygrométrie s'accroît, corollairement. Des indigènes le sollicitent plus fréquemment sur sa destination.

Enfin, un mardi matin, il arrive chez maître Wa.

- Je t'attendais, lui dit maître Wa, très classique.
- Je viens, grand maître, solliciter tes immenses pouvoirs dont le rayonnement atteint les portes du grand désert, répond humblement Samba.
- Pas au-delà ?
- C'est déjà pas mal.
- Que puis-je pour toi ?
- Mes troupeaux n'ont plus rien à manger. Avec ma famille, mes amis et ma tribu, nous sommes obligés de nous déplacer beaucoup plus qu'avant, de descendre toujours plus vers le sud. La pluie et l'herbe se font de plus en plus rares. Le sable recouvre nos puits. La concurrence avec d'autres tribus s'instaure sur certains territoires. Notre mode de vie et même notre survie sont en péril.

- J'ai entendu parler de cette sécheresse qui dure. Ici, il y a des plantes qui ne poussent plus et d'autres qui apparaissent, que je ne connaissais pas enfant.
- La sécheresse dure depuis si longtemps qu'elle semble s'être installée pour toujours. Il y en a qui disent que la Terre se réchauffe. Il y en a d'autres qui disent que tout arrive à cause des américains, de leurs voitures, de leurs usines, de leur chauffage. Eux, ils s'en moquent, tout ce qui les intéresse, c'est d'avoir de l'essence pas chère pour mettre dans leurs voitures. Ils sont insouciants et sourds à nos plaintes. Ils nous donnent des leçons, comme si mon oncle réprimandait sa femme quand elle parle au forgeron alors que lui sort tous les soirs.
- Dans les lagunes, des peuples de pêcheurs ont été obligés de partir car l'eau est montée jusque dans leurs maisons. Mon cousin m'a dit que des ouragans balayent régulièrement l'Europe d'ouest en est, détruisant des châteaux vieux de plusieurs siècles et des immeubles bâtis par de grands ingénieurs.
- Maître Wa, je ne veux pas payer pour les autres.
- Un jour, tu me parles de ceux-là, demain, tu pesteras contre les chinois. Imagine quand un milliard de chinois rouleront en voiture !
- Oui mais aujourd'hui, ce sont ceux-là qui m'ennuient. De toutes façons, tant que leur chef ne sera pas un indien, ils nous ennueront. Cela dure depuis bien trop longtemps. D'abord, nos frères y sont partis sur des bateaux en bois depuis Gorée, maintenant les gaz d'échappement de leurs voitures reviennent ruiner nos pâturages. Les miens m'ont envoyé vers toi pour que tu nous aides à trouver une solution.
- Samba, tu crois vraiment que je peux faire tomber la pluie et pousser l'herbe sous le sable ?
- Il est possible de supprimer la cause, tranche Samba.

Le vieux sage observe le regard à la fois désespéré et résolu de Samba. Ils ne bougent plus. Glacés par l'ampleur et la terreur de leur projet.

- Nos frères sont là-bas.
- Nous devons les préserver.
- Sont-ils toujours nos frères ?

Longtemps, ils restent assis sous le grand arbre, qui était jadis plus petit que l'arrière grand-père de maître Wa et qui maintenant peut abriter presque cinquante hommes. Fort de ces puissantes racines, il a développé une imposante frondaison. Il sert souvent d'image dans les paraboles du vieux sage.

Au crépuscule, ils partagent le même repas. La douce odeur du soir et les rires des jeunes enfants les accompagnent.

Au cours de la soirée, d'autres visiteurs consultent maître Wa, mais sur des dossiers plus faciles : un poulet malade, un carburateur fatigué, une femme bavarde ou une diarrhée tenace.

A la nuit avancée et la lune haute, sans avoir échangé à nouveau sur le sujet, ils s'endorment.

Au matin, maître Wa déclare :

- Il y a une solution mais il faut aller là-bas et me rapporter quelque chose de chaque habitant. Ici, je pourrai intervenir sur les échantillons.
- Quelque chose de chaque habitant ? Mais ils doivent être des millions ! C'est une véritable armée qui doit se rendre sur les lieux !
- Ne monte pas sur tes grands chevaux, Samba. Réfléchis plutôt. Tout un peuple peut tenir dans le creux de ta main.
- Je n'ai pas ton pouvoir, maître Wa, sinon je ne serais pas ici.
- Combien as-tu de cheveux sur ton crâne, Samba ?

Le visage de Samba s'illumine :

- J'y serai coiffeur !

En milieu d'après-midi de l'humanité, l'homme des cavernes se mit à subsister. L'homme de la rue prit la relève. Emmittoufflé dans ses certitudes et sa bonne conscience, il avance, tête haute, le décor défile à ses côtés.

Un jour, Palmidore Toupilloux se retrouve seul. La dernière fois qu'ils étaient sortis tous les deux, ils avaient essuyé un navet. En face (ou à côté) de lui toute la soirée un masque fermé. Les insultes fréquentes (concernant aussi la famille, les amis et les voisins) l'avaient peu à peu effrité, inexorablement. Il entendait « personne ne te retient, tu peux partir » mais aussi « marre du boulot, marre de tout ». Dès qu'il tentait de parlementer à travers un déluge d'agressions verbales, la colère décuplait, hors limites. Rapidement, il se décourageait, perdait quelques décibels d'audition, quelques cellules stomacales, se retournait. Il n'avait rien à prouver. Heureusement qu'un enfant n'était pas arrivé. De toutes façons, il n'aurait pas cimenté. Un enfant renforce la tresse déjà solide mais achève de l'effiloche lorsque les brins sont disjoints. Donc, logiquement, un beau jour, Palmidore Toupilloux est seul. Il hésite entre le bon débarras et le quel gâchis. Les conditions des rencontres et leurs hasards construisent des histoires. Et les histoires peuvent être vécues autrement, avec d'autres personnages, au gré des rencontres et de leurs hasards.

Dans un premier temps, il accuse la routine de l'avoir séparé d'elle. Proie facile.

Pour lutter contre elle, Palmidore Toupilloux a d'abord placé son ambition dans l'écriture d'un livre. Une histoire niaise de trois types qui veulent faire sauter la planète en utilisant l'éculé système des trois histoires parallèles. Mais épuisé par ses journées de boulot, légume du soir, il a abandonné progressivement et enrage régulièrement envers ceux qui lui empruntent ses idées. La volonté d'être reconnu l'avait aussi motivé pour écrire (de grand écrivain, il n'aspirera plus un jour qu'à être grand-père). Il reste chaque année désabusé devant toutes les remises de prix (cinéma, théâtre, musicien, chanteur, présentateur télé...), devant cette débauche de stakhanovisme bien organisée. Dans son job, pas de grand messe sur les ondes pour récompenser le meilleur, le plus pistonné ou le plus servile (juste des primes, des remerciements ou des licenciements). Faut-il vivre quelque chose pour avoir quelque

chose à raconter ? Il faut au moins (res)sentir, penser, espérer, bref tenter de vivre.

Ensuite, pour conjurer la routine, Palmidore s'est mis à changer régulièrement d'itinéraires pour se rendre à son travail ou lors de ses tournées, chez les clients ou sur le terrain. Forcément tous les chemins menant à Rome, le nombre d'itinéraires est limité. Mais il essaie de ne jamais reprendre le même d'un jour sur l'autre. Il alterne. A la manière des témoins des grands procès, des terroristes ou des livreurs de denrées particulières.

Le travail de Palmidore Toupilloux va être retiré du privé et réalisé par des collectivités territoriales qui élargissent leurs compétences. Comme elles ont beaucoup de personnel à occuper, comme les marchés fondent, Palmidore entend la charrette se profiler à l'horizon, à la manière des grincements de celle de l'Ankou arrivant à l'oreille du vieux léonard.

Perdre sa compagne et son emploi ébranle les convictions et aiguise les rancœurs. Les aspérités de la vie finissent par déchirer.

Il se sent (en)cerclé par la mort et son attirail : des événements morbides et des informations de compassion, des démences et des accidents individuels ou collectifs, des disparitions d'anonymes ou de célébrités. Et le père qui vieillit. Maintenant, il lui semble que son tour est bientôt venu.

Finalement, au bout du compte, la vie vaut-elle la peine d'être vécue (poncif le taraudant) ? Selon les moments. Malgré tous les efforts pour tendre vers ces seuls moments, le vermisseau ne maîtrise pas tous les paramètres. Même le solide rhinocéros se roule dans la boue, la couche d'argile préservant des moustiques sa peau pourtant coriace. Même le vieillard fatigué, grabataire, seul, s'accroche. Par son seul souffle de vie, le plus misérable d'entre nous affirme sa supériorité sur les milliards d'humains qui l'ont précédé sur Terre.

Il pleuvait ce jour de janvier où il prêta serment.

De nombreux mois ont passé depuis.

Un jeune expert lui expose :

- Président, l'évolution d'un écosystème – sachant que notre société et l'ensemble de ses composantes humaines, sociales et environnementales peuvent être considérés comme tel - est marquée par différents symptômes à mesure que l'état d'équilibre est proche : complexification des réseaux, accroissement de la taille des organismes, allongement des cycles biologiques, augmentation de la biomasse totale, amplification de la diversité, décroissance de la production nette et de la productivité. Plusieurs observations confirment ces assertions au sein même de notre société. Toute une démarche politique peut être structurée à partir de ces considérations scientifiques factuelles et donner du sens à votre action, attirant ainsi un nouvel électorat.
- Et alors ? Qu'est ce que signifie tout ce charabia ? s'interroge le Président, que plus ça va, plus on est gros, vieux, nombreux, paresseux et envahi ? Je n'ai pas besoin de théoriciens de ton acabit pour m'en rendre compte. Ton équilibre, il faut le voir le plus loin possible car l'équilibre signifie la fin des haricots. A l'équilibre, par définition, plus de mouvement, plus de croissance, plus rien ne bouge, l'ennui et la routine s'installent. Moi, je vais repousser le point d'équilibre. Voilà un programme fort, basé sur des hypothèses scientifiques. Merci, expert.

Le Président prend une nouvelle poignée de cacahuètes grillées à sec et se tourne vers le poste de télévision qui diffuse perpétuellement la chaîne d'informations en continu. Les autres écrans sont éteints à cette heure matinale. Il ne regarde même pas l'expert quitter son bureau à reculons.

Depuis les graviers, les slogans de la manifestation du jour arrivent aux oreilles du Président malgré le double-vitrage anti-

effraction :

- Egalité entre les sexes ! Salaire égal à travail égal ! Sexisme est racisme ! Femmes battues, femmes humiliées, femmes esclaves, debout ! Défendons les droits des femmes ! Nous sommes les détentrices des vraies valeurs ! Ecoutez-nous ! Pour sauver la planète, supprimons les hommes !

Pour une fois, le Président sort, en souriant. Il s'approche du parterre féminin sans s'y mêler, conformément aux règles de sécurité :

- Hé, les filles, n'oubliez jamais que l'inventeur de la machine à laver a plus fait pour la libération de la femme que tous les beaux discours d'Angela Davis. Et songez toujours aux pays où vos semblables restent cloîtrées, inéduquées, battues, méprisées. A l'égal de nos chiens. Votre liberté ici est totale. Rentrez plutôt chez vous, profiter de votre famille et de votre bonheur que je me charge de préserver contre toute atteinte extérieure.

Le cordon de policiers contient la bruyante progression des femmes vers le Président qui s'éloigne, toujours souriant.

Au retour, Samba ne s'arrête que deux jours chez les griots des berges du Bani, trop excité d'annoncer la nouvelle aux siens et plus ou moins délogé par un producteur allemand venu enregistrer la musique locale pour sa maison de disques du Bade-Wurtemberg.

En chemin, Samba réfléchit à l'organisation de son projet : trouver un peu d'argent, traverser l'Océan Atlantique, travailler et revenir.

Non loin de la piste, son attention est cependant attirée par une petite chèvre, presque un chevreau, qui observe de belles et tendres pousses à l'extrémité des branches d'un jeune acacia. Succombant à la tentation, elle se lance dans un exercice de bipédie. Samba pense au cou de la girafe qui s'est peu à peu étiré et à nos lointains ancêtres communs qui, un jour, se sont redressés pour mieux surveiller la savane. La faim justifie les moyens.

Samba retrouve les siens plus tôt que prévu, ceux-ci s'étant encore déplacés vers le sud-ouest.

Après l'avoir écouté, son père lui propose des solutions : accepter un reportage d'un magazine européen, promener des touristes, vendre quelques bêtes, emporter des bijoux du forgeron, se faire embaucher comme marin, apprendre le métier avec son cousin, le coiffeur, réviser la langue, trouver une adresse là-bas.

Après l'avoir écouté, sa mère lui dit :

- Les pauvres gens, il faut leur expliquer, ils comprendront, il ne faut pas en arriver là.
- Maman, réplique Samba avec détermination, ils ne savent même pas que nous existons. Ont-ils de la compassion à l'égard de nos problèmes ? Auront-ils des sentiments envers celui qui élèvera la voix ? Non, maman, nous sommes trop petits, nous ne pleurons pas assez forts. J'irai là-bas.

Palmidore Toupilloux inspecte une canalisation. Du fond du trou, il voit, se découpant dans le disque de lumière, une tête de silhouette assombrie par le contre-jour qui lui hurle :

- Pour régler vos problèmes, nous avons un logiciel spécifique. Nous apportons un service complet : software, hardware, paramétrage sur mesure, formation, maintenance, hot-line. Fort de notre expérience cumulée et de la richesse de notre portefeuille de clientèle, nous sommes en mesure de...
- Est-ce qu'il échantillonne la merde ton logiciel ?
- Engageons une étude pour analyser vos besoins, modéliser les différentes situations, concevoir un pilote afin d'entreprendre le process de fabrication industrielle et la mise à disposition sur site.
- C'est cher ?
- Nous pouvons développer un estimatif financier pour la phase initiale, à partir duquel pourra s'amorcer une première négociation. C'est votre satisfaction qui nous importe, pas le prix.

Palmidore continue sa progression dans le tuyau.

Un petit garçon voit Palmidore sortir par un regard. Il interroge sa maman :

- Si je travaille mal à l'école, je vais faire le même boulot que le monsieur ?

Palmidore lui répond, motivé par le soleil retrouvé et les doux yeux verts de la maman du petit garçon, avec un rapide débit :

- Et alors ? Il faut respecter tous les métiers et tous les gens qui les font. Voudrais-tu être tueur à l'abattoir ou cureur d'égouts ? Tu as pourtant besoin d'eux. Bientôt, ils gagneront mieux leur vie qu'un haut diplômé surnuméraire. Sache, mon petit gars, que l'eau que tu bois est la même depuis des milliards d'années : elle a été au fond des océans, dans une méduse ou le cœur d'un enfant ; elle a été les larmes d'un soldat, la pisse d'Hitler et une cascade éternelle. Elle est maintenant dans cet égout dont je sors et tu la boiras demain. De la même façon, tout le carbone qui est en toi a constitué la queue d'un dinosaure, les crottes d'un homme

préhistorique et la nourriture de Bouddha. Cela me rappelle un dessin animé de la fin du siècle précédent que tu as peut-être déjà vu : il racontait l'histoire d'un homme qui vivait sur une ligne, qui était une ligne. Le dessin était très simple, la ligne bougeait, se transformait, tournoyait au gré des pas du héros et de ses rencontres. Nous sommes pareils. Le stock de matière est limité sur notre planète, sa forme change selon l'affectation de tel ou tel atome à telles ou telles formes animales, végétales ou minérales. Certains appellent cela la réincarnation. La question suivante (ou plutôt précédente) est de savoir d'où vient cette matière, ce stock d'atomes et de molécules. Elle vient d'avant. Quand la Terre n'était que poussière cosmique, avant que le Soleil brille. Des grands-mères étoiles d'il y a des milliards d'années, au moins. Soyons fiers de venir de l'espace, montrons-nous en dignes. Même au fond de l'égout. Souviens toi toujours de ce que disait le chimiste Lavoisier il y a bien longtemps « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Ta maîtresse va t'apprendre tout cela un jour.

- Je comprends rien, s'offusque le petit garçon en reprenant son chemin tracté par sa maman saturée. Et puis, j'ai un maître moi, pas une maîtresse. En plus, le monsieur, il a plein de boutons à force d'être dans les égouts.
- Rappelle-toi, nous sommes tous des extra-terrestres, crie Palmidore à l'enfant qui s'éloigne.

En redescendant au fond d'un autre tronçon de canalisation, l'image de Lavoisier guillotiné s'impose à Palmidore. Il pense à cette usine à polytechniciens qu'est le système éducatif. Il pense à Rabelais qui préférait faire étinceler l'enfant plutôt que le remplir comme un vase. Des programmes impressionnants (un collégien devrait en savoir autant qu'un humaniste du seizième siècle, la raison en moins), des horaires à faire pâlir une pointeuse administrative. Et l'obligation de rentrer dans le moule théorique. Le forceps à l'envers. Retour dans une autre matrice. Fi du corps, des émotions, du savoir être. Difficile, quand il faut faire ses devoirs dans la cuisine au milieu du goûter des petits frères, d'appréhender la gestuelle logarithmique ou de déguster la saveur grammaticale. Tant pis. Au suivant. Rien de tel pour décourager des générations entières, pour anesthésier des aspirations, pour formater une

société, pour fabriquer des consommateurs. Pauvre gamin ! Tu n'es pas sorti de l'auberge et si tu n'as pas de diplôme, ton père t'aimera moins.

Et puis, il pense à sa peau. Tous les sobriquets dont il fût victime dans ce même système éducatif (sans compter les jeux de mots vaseux manipulant ses initiales). Avec le développement de l'informatique, le « tranche de cake » du primaire est devenu « Mini 6 », « Pentium outside » ou « MacIntosh ». Les notices des traitements radicaux proposés par les meilleurs dermatologues contenaient le terrible mot « tératogène ». Mieux vaut encore avoir une face de vérolé qu'engendrer je ne sais quelle tristesse.

Revenu à la surface à l'issue de son inspection souterraine, Palmidore Toupilloux s'achète un sandwich. Remboursé au forfait, il arrondit ainsi ses fins de mois.

Après son déjeuner économique, Palmidore Toupilloux discute avec les techniciens de la mairie :

- Dans le temps, le chenal du fleuve était dragué pour préserver la navigation. En guise de site de stockage des déblais, l'amont du bras a été comblé peu à peu. Alors évidemment, à chaque marée, l'eau monte et descend dans le bras par l'aval. La commune est pourtant très loin de la mer. Des particules fines se déposent, des odeurs nauséabondes se dégagent lorsque le soleil chauffe les vases à marée basse. Pour cette raison, les gens du lotissement se plaignent régulièrement en mairie. En plus, ils sont raccordés à une petite station d'épuration hors d'âge qui rejette à l'aval du bras. Autant dire que ce milieu est très particulier : enrichi en éléments nutritifs, alternance d'immersion et d'émersion. Les riverains ne se rendent pas compte de la qualité écologique de l'endroit, alors ils y balancent des tas de détritrus. Il faut que tout le monde se réapproprie le bras.
- Mais il faudrait faire des travaux d'abord. Il y a bien eu un projet de barrage à l'aval mais les eaux vont encore plus stagner. Et c'était pas donné. Nous pourrions sans doute avoir des subventions.
- Ou alors il pourrait être envisagé de rétablir la continuité longitudinale.

- Oui mais il risque d'y avoir de sacrées crues dans le lotissement. Le maire actuel, lui, voudrait bien tout remblayer et adieu Berthe. Le conseil change le POS ou le PLU et on agrandit le lotissement.
- Sans grande crue récente, la mémoire s'endort. Les gens, ils ne vont plus à la pêche. Au bord de l'eau, ils vident le cendrier de leur voiture en écoutant la radio.

La femme du Président est invitée au vernissage du jeune amant d'une de ses meilleures amies. Le Président l'accompagne, forcé de combler son déficit culturel et de faire bonne figure dans certains milieux. Dans la vaste galerie, il n'y a rien. Murs blancs, sol béton brut. « Quelle puissance, quelle force ». Le Président éructe :

- Mais qu'est ce que c'est que ce bordel ? Il n'y a rien ici !
- Calme-toi, chéri. Admire la démarche. Chut, écoute. Le voilà.

L'artiste plasticien expose son concept :

- Aujourd'hui, nous sommes submergés par une quantité énorme de sons, d'images, d'idées qui déferlent partout en permanence, bien plus que nous ne pourrions en assimiler durant toute une vie. Mon acte créatif est le non-acte créatif. L'affranchissement du flot roulant d'informations continues (F.R.I.C.). Libéré, le spectateur se tourne alors vers son intérieur, éminemment riche et coloré, au-delà de ce que je ne pourrais jamais imaginer, au-delà de ce que tous les plasticiens du monde ne pourraient jamais créer. Dévoiler la richesse enfouie en chacun : voilà mon paradigme artistique. L'acte créatif est en vous.
- Et on subventionne cette farce ? Ils n'ont qu'à aller dans le désert pour écouter résonner leur âme, chuchote le Président.
- Partons d'ici, tu es trop ridicule. Jamais tu n'auras de deuxième mandat.
- Peuh, tu ne connais pas ton pays.

Tournés vers la vitre la plus proche, ils observent les lumières urbaines qui se succèdent le long des avenues. Sur le pare-brise arrière, les cristaux de givre, inhabituels en cette saison, s'agencent comme de l'acier galvanisé. Après quelques minutes de silence, le Président s'adresse à sa femme :

- Aujourd'hui, ils ont l'impression d'avoir tout vu, tout entendu, tout goûté. Plus rien n'étonne personne. La

nouveauté semble ne plus exister mais la nouveauté n'existe pas. Il a raison ton type. L'émerveillement sans cesse recommencé est important, la conscience de son éblouissement face à une vraie œuvre d'art, un coucher de soleil derrière les collines, un sourire d'enfant tartiné de chocolat, un saumon au bout de sa ligne ou une grande finale quand le rythme cardiaque s'emballe. Même si tout a déjà été vécu et vu, l'enthousiasme doit rester intact. Rester curieux est un des secrets du bien-vivre.

- Tu mélanges tout.
- Peut-être pour toi. Mais mon job est d'entretenir l'émerveillement ou d'enseigner à l'entretenir. Car s'il disparaît, le bazar n'est pas loin.

Pour la première fois, Samba observe les côtes africaines depuis l'océan. Un trait sombre qui s'éclaircit et s'amenuise peu à peu. La présence du vieux continent n'est bientôt plus signalée que par la différence de texture de l'atmosphère qui repose au-dessus (des entrailles de la Terre à l'espace intersidéral, ce n'est que succession de couches, de strates, d'horizons comme un oignon, comme si le cœur de la Terre devait rester bien au chaud).

A bord, il travaille à l'entretien général du navire. Le soir, dans sa cabine, il chante avec quelques compatriotes.

Quand les gratte-ciel peuvent être discernés, Samba et quelques autres se cachent dans différents containers, en évitant les denrées alimentaires qui font l'objet de nombreuses analyses par les services des douanes.

Accoudés au bastingage, quelques vieux marins commentent le panorama tronqué qui leur rappelle leurs premières traversées.

Arrivés au-delà du service d'immigration, Samba et ses acolytes de fortune cherchent un taxi conduit par un compatriote francophone. Finalement, un chauffeur d'origine camerounaise dépose Samba devant l'immeuble de son cousin.

Dès le lendemain, il commence à chercher un employeur.

* * *

Ce matin, Palmidore fait de la représentation au cours d'une réunion élargie un peu agitée dans les locaux d'un service déconcentré :

- Les consommateurs en ont marre de payer des factures si élevées à cause de vous ! lance la représentante de l'association locale des consommateurs.
- Dites donc, les consommateurs veulent de la qualité, des bons produits, il faudrait déjà qu'ils acceptent de les payer au vrai prix. Mais vous voulez tout, le beurre, l'argent du beurre et même la crème ! réplique le syndicaliste agricole. Vous ne voulez jamais payer.
- Mais, vis à vis du problème qui nous réunit aujourd'hui, n'y a-t-il pas une position de principe qui vient du haut ? interroge le conseiller général qui préside la réunion.
- Oui, il y en a une, répond le syndicaliste agricole.
- De toutes façons, dans ma commune, il n'est plus possible de discuter avec vos amis, s'exclame l'adjoint au maire d'une petite commune.
- Je sais bien pourquoi, c'est depuis que votre conseil municipal a émis un avis négatif pour la régularisation d'un petit élevage, pour une dizaine de bêtes, précise le représentant des coopératives agricoles.
- Tu parles, il s'agissait d'une centaine ! corrige l'adjoint au maire.
- Mais qu'est ce que je fous là ? songe Palmidore en écoutant les cris des hirondelles au dehors.

(Les oiseaux lui rappellent ces interminables après-midi qu'il subissait à l'école primaire. Malgré sa léthargie, ses sens d'écolier restaient sollicités : les hirondelles trissaient tandis que la craie crissait, la pendule égrenait les minutes au ralenti, l'odeur du cuir suintait des chaussures des enfants et la sapidité du Malabar de la dernière récréation se faisait de plus en plus ténue.)

- La partie est perdue. Pour pérenniser la chose, il faut développer des technologies adaptées. Au sein de notre groupe, nous avons développé des solutions idéales pour régler ces problèmes, indépendamment du monde agricole. Nous avons testé ces outils dans des petites collectivités de Bulgarie et d'Amérique du Sud. Après les ajustements, il s'avère que l'impact environnemental est quasiment nul et le coût tout à fait compétitif. Je suis en

- mesure, monsieur le président, de développer les concepts techniques si vous le jugez utile, informe le commercial d'un grand groupe.
- Le procédé semble séduisant, laissez nous vos plaquettes. Les intéressés pourront vous contacter librement car nous manquons de temps aujourd'hui, commente le président de séance.
 - Avec votre système, vous produisez quarante pour cent de déchets par rapport à la masse sèche initiale. Vous trouvez ce rendement non significatif ? interroge brutalement un technicien venu d'un établissement public surdimensionné.
 - De toutes façons, les conseillers ne sont pas les payeurs, assène l'adjoint au maire. Monsieur le président, nous subissons régulièrement une diarrhée réglementaire en provenance de brillants technocrates qui nous feraient gaspiller les deniers publics si nous respectons tous ces textes au pied de la lettre.
 - Qu'est ce que c'est un technocrate ? s'énerve un représentant de l'Etat.
 - C'est un technicien qui ne pense pas comme moi, répond l'élu en souriant, espérant mettre les rieurs de son côté.
 - Bien, bien. Je vois que le dossier est complexe et l'heure tardive. Saisissons le donc comme une chance pour réconcilier la ville et la campagne, les urbains et les ruraux, les consommateurs et les producteurs. Nous allons créer des groupes de travail, répartis en commissions thématiques et géographiques pour réfléchir à cet enjeu stratégique. Avec le compte-rendu de notre réunion, le secrétaire de séance vous enverra la liste de ces groupes afin que vous puissiez vous y inscrire. Je vous remercie, en tout cas, pour votre participation et la qualité des débats, conclut le président de séance, impatient d'aller se taper un bon déjeuner avec le commercial du grand groupe.

Après son sandwich, Palmidore perd son après-midi au bureau à mettre en forme quelques notes de terrain.

Le Président passe beaucoup de temps à assister à des obsèques, souvent de vieillards qu'il n'a jamais connus. A chaque fois, au cours des interminables sermons débitant les qualités toujours exceptionnelles du défunt, il se demande :

- Avec la population qui augmente, où va-t-on les mettre tous ces morts ? Des superficies considérables d'espaces verts et tranquilles à proximité des agglomérations, là où la pression foncière est la plus intense, seront nécessaires. Il faut que j'en parle aux différentes Eglises qu'elles commencent à mettre la pression sur l'incinération. Ou alors les héritiers d'un incinéré pourraient bénéficier d'une prime, prime qui pourrait être financée par un prélèvement supplémentaire sur les transactions immobilières. Ou alors taxer fort les places de cimetière. Ou alors réduire les durées des concessions, mais, avec la vie qui rallonge, les veuves veulent du temps pour visiter leurs chers défunts et leur raconter leurs frasques.

Sur le chemin du retour, il rêve du jour où les heureux héritiers offriront un ou plusieurs verres à l'issue des cérémonies. Il songe aussi à sa retraite quand, devenu veuf et libre, il sera la coqueluche de ces dames. N'ayant plus grand chose à se mettre sous la dent, faute de combattant, elles se contenteront bien de sa vieille carcasse. Quel dommage de ne pas être le seul homme à vingt ans.

Revenant au présent, il soupire :

- Mes clients cassent leur pipe les uns après les autres. Descendre dans la rue contre un monde qu'ils ne comprennent plus n'a jamais été leur fort. Le vote est leur moyen d'expression privilégié. Une révolte encadrée. S'ils disparaissent tous, serai-je réélu ? A moins que le gisement ne se réalimente tout seul. Une population vieillissante est bonne pour moi. Et pour le pays. Le budget de la santé doit donc augmenter.

- Tu arrives trop tard, le nouveau est arrivé hier...
- Mon pauvre, avec toutes les charges qui augmentent, le chiffre d'affaires qui diminue, il ne m'est pas possible de recruter quelqu'un. J'abandonne.
- Heu, c'est à dire que pour ce job, j'aurais préféré une fille, tu comprends.
- D'accord, mon gars, pourquoi pas ? Allez, je te prends à l'essai. Viens demain matin à huit heures et tâche de ne pas arriver en retard.

C'est ainsi que Samba Gaya fait ses débuts comme apprenti coiffeur dans un quartier de l'ouest de la ville, chez monsieur Damir Bierganov.

- Tiens, Sam, voilà ton premier client.
- Bonjour monsieur. Comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux ?
- En silence.

Confronté à chacun de ses clients, Samba ne peut se résoudre à conserver un seul de leurs cheveux. Il pense : « Je ne suis pas un assassin, je veux juste sauver mon peuple ».

Il admet que sa mère avait peut-être raison. Il doit être possible de leur expliquer. Mais toutes ces tentatives échouent. Difficile de pousser l'argumentation à travers l'éternelle barrière d'une langue non maîtrisée. Il entend :

- Mais comment diable ma voiture peut empêcher la pluie de tomber chez toi ?
- Tu es fou, c'est impossible !
- En hiver, il ne fait pas chaud ici. On est obligé d'avoir du chauffage. Sous nos latitudes, le chauffage est indispensable au développement. Nos ancêtres travaillaient durs pour nourrir et chauffer leur famille pendant l'hiver. C'était vital. Voilà pourquoi nous sommes riches maintenant. Nous sommes devenus une grande nation.
- Ici, les enfants meurent surtout noyés dans les piscines ou dans les accidents de voiture. Avec notre travail, nos médicaments, nos hôpitaux, nos médecins, on a amélioré notre santé : voilà le bien le plus précieux.

- Si on faisait ce que tu dis, cela fausserait la concurrence entre les pays.
- Dis donc, t'es pas musulman toi au moins ? (à celui-là, Samba voudrait seulement demander si la femme cachée est plus humiliée que la femme outrageusement dévoilée comme sur n'importe quel panneau publicitaire alentour).

Monsieur Bierganov ajoute :

- Ecoute-moi, Sam, l'action des hommes n'est rien comparée à la puissance de la Terre : autrefois, ici, il y avait des montagnes gigantesques, la mer recouvrait les plaines. Certains auraient même pu aller d'Afrique en Amérique à pied, cheminant sur une seule et même terre. Et les dinosaures, les maîtres du monde, ils n'ont pas été chassés par la pollution ! Tu sais, Samba, les centrales nucléaires, les tonnes d'engrais, les fumées et nos rejets dans les fleuves ne sont que des crachats de moineaux ou des pets d'oursins par rapport à la force de la planète. Même si les hommes arrivent à la rendre chauve - un peu comme moi -, la Terre repartira. Sans nous très certainement mais elle repartira.

Samba en arrive à douter quelquefois, jusqu'à sa rencontre avec Possum Tjakamarra.

Nicomède Berdouillart est l'ami de Palmidore Toupilloux. Ils ont été copains de lycée et se sont retrouvés à la faveur d'une réunion d'anciens. Il était bien le seul qui trouve encore grâce à ses yeux parmi la foule d'alignés. Nicomède Berdouillart n'a plus ses parents qui ne lui ont guère laissé que trois frères (Isaïe, Kevin, Charles-Hubert, qu'il cherche à voir le moins souvent possible) et son curieux prénom.

Depuis leurs retrouvailles, Palmidore Toupilloux et Nicomède Berdouillart ont pris l'habitude de se rencontrer régulièrement. Ils aiment bien arroser leurs discussions.

Ce soir, Nicomède débouche une bouteille d'un rare vin de l'Oise. Des passionnés ont replanté quelques rangées de vigne dans un terroir oublié. Ils ont conservé les dénominations d'antan : les cuvées *Cuisse de Bergère* et *Téton Rose*. Tout un programme. La résurrection de vieux terroirs devient fréquente. Comme si la mémoire avait sauté une génération (voire deux), de jeunes (et souvent néo) viticulteurs arrachent les ronces, éradiquent les friches pour réimplanter des cépages d'antan. Les plus anciens retrouvent avec émotion les paysages d'autrefois. Car, avant l'émergence des voies ferrées, il fallait bien s'acharner à produire tout ce qui était nécessaire sur place. Après, avec la réduction des distances, les régions se sont spécialisées, les terroirs ingrats ont été abandonnés. Entre-temps, l'œnologie a fait des progrès et, malgré des contextes pédo-climatiques difficiles, quelques connaissances œnologiques permettent de fabriquer un vin de pays qui tient la route (la nostalgie aidant). Palmidore et Nicomède rangent ces nouveaux crus dans la catégorie des vins de soif.

- Dis donc, Nico, pourquoi n'as tu pas de petite amie ?
- A une époque, j'étais fiancé mais chaque fois qu'on rencontrait un couple dont je trouvais la femme jolie (même un petit peu et sans arrière pensée), il s'ensuivait un divorce, un mari malade ou mort. Pour rompre la malédiction, une seule solution : le célibat. Et je tiens le coup. Le sexe est comme le souffle essayant d'attiser les braises d'un amour affaibli ; le grand amour du début n'en aurait finalement pas besoin pour s'embraser. Hors cela, tout n'est que physiologie contrôlable.
- Ceci dit, que penses-tu de Lila, ma voisine du dessus ?
- Un peu trop ronde à mon goût mais souriante. Tu as des visées ?

- Pas facile.

Ils trinquent.

- La vie est apparue sur Terre grâce au soleil qui fait jaillir la vigne. Les Egyptiens avait donc raison d'adorer Râ, le dieu soleil, source de toute vie. Le créateur.
- Au fond de l'océan, un écosystème indépendant de l'énergie solaire a été découvert (le seul observé actuellement), fonctionnant à l'énergie des sources sulfurées.
- Oui, mais cet écosystème n'a-t-il pas étéensemencé par des êtres de la surface ?
- Le soleil n'est pas seul à l'origine de toute vie. N'oublie pas que la Terre est à une bonne distance du soleil, que de grosses planètes alentours nous protègent des météorites intempestives... Si ces grosses planètes n'existaient pas, si la Terre n'avait pas ce diamètre, si la Lune était plus éloignée...
- Si, si, si, si... Avec tous ces Si ! If ! Si ! If !
- Et voilà Sisyphe et l'éternel recommencement.
- Et la syzygie, témoignant de la perfection cosmique.
- Mais aussi celle du scrabbleur. Avec le O, cercle parfait, le I se dresse vers l'éternel, vers l'infini ! Voici les voyelles élémentaires, signes basiques transcrits en sons.
- Pour résumer : finalement, une source d'énergie efficace, le soleil, chauffe une bonne casserole, la Terre, mais dans cette casserole, la soupe doit être appétissante, non ? Là, résident les ferments de la vie.
- Oui, mais ces ferments sont les mêmes partout dans le cosmos. La source d'énergie et la casserole sont donc exceptionnelles, au moins à l'échelle du système solaire et de ses environs puisqu'aucun copain ne s'est encore manifesté. Le soleil n'est donc pas le créateur.
- Dans l'espace, des nuages d'acides aminés et de protéines ont été observés : voilà peut-être des messages expédiés par les extra-terrestres bien plus clairs que nos signaux débiles ou nos sondes à la noix.
- Nicomède, nous avons perdu le sens du cosmos. Autrefois, les fêtes étaient liées à des événements astronomiques, eux-mêmes porteurs de saisons : les solstices, les équinoxes. Les fêtes religieuses se sont calées dessus pour conserver les habitudes.

- Aujourd'hui, tout le monde s'en fiche : du moment qu'il fait beau et qu'il ne pleut pas, le reste n'a pas d'importance. Plus de repère dans notre folle course dans l'espace.
- Tout est trop compliqué. La vie est pourtant simple : l'auto-régulation, l'auto-conservation, l'auto-reproduction nous sont offertes par la maîtrise de la température et de l'hygiène, l'alimentation et l'amour. Les premiers sont liés à l'argent, lui-même apporté par le travail. Donc le travail serait la vie. Heureusement qu'il reste l'amour.
- En zone équatoriale, les formes de vie sont les plus diversifiées. Les conditions idéales de vie y semblent réunies. L'homme y est peu présent. Ici, nous sommes en survie.

Généralement, à la première bouteille, ils discutent de manière sérieuse quoiqu'un peu décousue :

- J'ai entendu parler d'un biologiste qui inoculait des sales virus au hasard dans des produits frais du supermarché. Non seulement le comportement de snipper l'amusait mais aussi d'entendre, quelques temps après, les faillites des réseaux de production, de transformation et de distribution des produits qu'il avait contaminés, provoquées par les classiques paniques enflammées par des journalistes toujours aux aguets. La traditionnelle succession d'événements le faisait marrer.
- De toutes façons, dans les accidents de la route, les suicides ne sont jamais décomptés, la faute incombe toujours à la boisson ou à la fatigue ou à la vitesse. Moi, je suis sûr que les suicides pèsent beaucoup dans les statistiques. Plutôt qu'aller traquer le voleur de poules, ils feraient mieux d'enfermer les fabricants de voitures pour homicides involontaires puisqu'ils ne veulent pas en produire qui roulent moins vite.
- Je suis né en province, en campagne, en France profonde comme on dit. Maintenant, avec les autoroutes, les avions, les tgv, la campagne ne représente qu'un espace de transit entre grandes villes ou entre les grandes villes et les endroits touristiques. Les petits bleds paumés n'existent plus, l'espace est contracté.
- D'ailleurs, mon charcutier doit désormais faire cinq cents kilomètres aller-retour pour se trouver un bon cochon. Si

- tu veux du vrai boudin noir et de belles andouillettes, il faut réserver près de six mois à l'avance maintenant.
- Les hommes politiques votent des lois pour pouvoir traficoter tranquillement. Si bien qu'un jour, même les gros bandits seront peinardeux.
 - Quand j'étais petit, je croyais que général de Gaulle était le titre honorifique pour le chef des Français. En grandissant, je me suis aperçu qu'il y avait une faute d'orthographe à Gaulle, ce qui me semblait un peu fort pour un titre officiel ! Un jour, j'ai enfin compris que Président de la République était la dénomination appropriée.

Ensuite, ils refont le monde à la manière des piliers de comptoir :

- Une des premières mesures, quand je serai président, sera de faire payer le juste prix des choses. Si, dans la tranche de jambon arc-en-ciel, tu intègres en plus les subventions agricoles, l'augmentation du prix de l'eau, le nettoyage des plages, la désaffectation des touristes, la baisse de l'immobilier alentour, les maladies cardiovasculaires, tu te dis que le système de production n'est peut-être pas le meilleur. Tu constaterais alors que les prix seraient bien différents. Combien coûterait une automobile si lui étaient associées les dépenses liées aux accidents, aux déficits respiratoires des enfants, aux terres fertiles disparues sous le macadam, aux nuisances phoniques tapant sur le système, aux rubans d'asphalte séparant un village, interrompant les migrations animales, au trafic réchauffant la planète et déplaçant les courants marins ? L'internalisation de tous les coûts externes est un préliminaire indispensable pour mesurer les effets de nos activités.
- Oui mais il faut bien nourrir la planète.
- Est-ce que l'entreprise n'aurait pas qu'un rôle social, comme certaines structures publiques dont l'objectif n'est que d'occuper leurs salariés ?
- Un bushman passe en moyenne deux heures par jour pour trouver sa nourriture, subvenir à ses besoins.
- Cela représente quatorze heures par semaine. C'est pas beaucoup. Mais c'est tous les jours qu'il y va le bushman.
- Nous, nous perdons encore et toujours notre vie à la

- gagner.
- Le secret d'une bonne vie, c'est se simplifier et se partager.
 - A la fin du dix-huitième siècle, quand ils ont écrit la déclaration des droits de l'homme, les respectables citoyens rédacteurs ont oublié la femme : la preuve, elle a eu le droit de vote un siècle et demi après !
 - Selon les critères, tout homme vaut plus qu'un autre - et vice versa - que ce soit par : la beauté, la couleur de la peau, la taille du sexe, la pilosité, la force physique, l'intelligence, l'habileté à la chasse, la capacité à cultiver, l'intuition boursière, l'efficacité manageriale, la gentillesse, la générosité, les qualités artistiques, le souci des autres, le sens des enfants...
 - Le nord doit relever le défi d'organiser son sub-développement et le sud, lui, doit inventer une alternative au développement, afin de tendre vers l'équilibre social et environnemental mondial.
 - Amen.
 - Si les boussoles indiquaient le sud, les cartes à l'envers dégageraient une autre physionomie du monde : en bas les industrialisés et en haut la mer surtout.
 - Mais on ne serait plus les caïds.
 - Quand les honnêtes gens descendent dans la rue, armes au poing, la révolution est en marche. Mais contre qui ?
 - Je n'en donne pas ma tête à couper.

Puis, ils commencent à dérapier :

- Un jour, le monde découvrira avec une naïve stupéfaction que les troupeaux décimés par la vache folle se retrouvent dans les assiettes des maisons de retraite ou dans les pavillons des phases terminales.
- Pour rester dans l'alimentaire : à Lascaux, les peintres mangeaient du renne mais ils n'en ont représenté aucun. Ils ne représentaient pas la vie de tous les jours. C'était pas du Pop Art.
- Mais Warhol avec ses boîtes de soupes faisait pareil : personne n'en a jamais mangé de cette soupe infâme.
- Sur les radioréveils, l'heure apparaît en chiffres verts, par exemple 18:52. Imagine que l'heure et l'Histoire soient liées. Jésus naît à 00:00, à 08:00 Charlemagne est couronné empereur des romains par le pape, à

15:15 Anchois Pommier met la pâtée aux Suisses à Marignan, à 17:50 Bach casse sa pipe, à 19:45 l'armistice est signée. Oyez, oyez, la fin de l'histoire est prévue pour 23:59, c'est à dire en 2359. Imagine l'ambiance pour le réveillon du 31 décembre 2358...

- Ou en 2400.
- Le présent n'est rien, il est déjà fini. Nous allons passer le reste de nos jours dans le futur, alors autant y faire attention ! Le passé irrigue la mémoire, l'expérience, les leçons à tirer pour plus tard. En fait, demain, on sera aujourd'hui. Mais personne ne s'en souvient.
- La personne humaine est surmontée d'un cerveau et centrée autour du sexe. Le cœur est positionné de façon moins précise, parfois de l'autre côté chez certains sujets.
- Finalement, l'homme aspire à ne rien faire, au chaud et à avoir du sexe et de l'argent. Voici l'absolu contentement.

Arrivé au dessert, en fin de casier, ils racontent généralement n'importe quoi et de plus en plus bruyamment :

- La liberté, c'est passer l'éponge sur la toile cirée. Jusqu'à ce qu'elle soit impeccable. Mais attention : sans foutre les miettes par terre, hein ! Se concentrer sur le glissement de l'éponge bien humidifiée mais pas juteuse, traquer la tache de gras, de picrate ou de yaourt, l'effacer fermement sans gommer les motifs sous-jacents, recueillir les reliefs organiques, puis les distribuer aux oiseaux ou au chien, enfin retrouver avec émoi la scène de chasse, vierge et inaltérée.
- Sais-tu que les femmes choisissent la taille de leurs boucles d'oreille créoles en fonction de leur diamètre de prédilection ? Un indice pour leurs partenaires actuels ou futurs. Du genre petit calibre s'abstenir, membres importants seulement.
- Du genre qui préfère l'étalon dans l'estomac.
- Saches quand même que venir dans l'Oural, c'est pas banal mais venir dans l'oral, c'est pas anal.
- Le chiffre quatre est magique : il y a les quatre éléments, les quatre points cardinaux...
- Et, à nous deux, on en a quatre !
- Quatre L dans nos deux noms.
- La bru brune broie une prune bruyamment.

- La blonde sonde les ondes avec ses ongles.
- Le blond tond les roustons des moutons.
- C'est mieux avec la rousse.
- La moche torche ses mioches à coup de taloches.
- Une femme dans chaque port, un porc dans chaque homme.
- Entre la coquille et les couilles, il n'y a qu'un q.
- Nous sommes tous des artistes. Chez la plupart de nos contemporains, le premier et le seul acte créatif de la journée est le torchage de cul. Imprimer sa sensibilité sur un bout de papier représente un des fondamentaux de l'art. A l'issue de l'acte, clôturant la matinale défécation, l'œuvre est, dans un premier temps, contemplée selon une exigence informative quant à l'abondance et la nature de l'excrétion (selon des critères de texture et de couleur) qui justifieront le recours éventuel à une ou plusieurs feuilles supplémentaires ou à la nécessité d'un doublement voire d'un triplement de l'épaisseur. Afin de compléter le processus cognitif, dans un deuxième temps, le regard devient plus émotionnel : l'actuel état reflète le plus souvent les activités de la veille, témoignage secret ou émouvant. Le buveur de whisky ou le mangeur d'ananas connaissent bien ces sensations du lendemain où, par la mystérieuse alchimie de l'organisme, les substances ingérées sont métabolisées et génèrent un refus particulier. Pour optimiser la démarche créative, le choix du papier, loin d'être innocent, doit être guidé non seulement par la douceur du contact mais aussi par la qualité du froissé, par l'esthétisme du pli. A quand une exposition représentative des différents courants ?
- En écoutant ta brillante tirade, j'ai inventé un nouveau jeu qui va m'offrir la fortune, autant qu'au père Monopoly !
- Explique-toi.
- Le jeu s'appelle "Sens mon doigt". Il faut que tu devines la partie de mon corps que j'ai frottée avec mon doigt rien qu'en le reniflant.
- Un peu intello quand même.
- Pour se faire du fric, on pourrait aussi inventer et vendre une sonnette qui imite l'aboiement du pitt-bull. Les marchands d'aspirateurs et les témoins de Jehova feraient moins les marioles.
- Quand j'ai mal sous le pied droit, tu peux être sûr que

c'est un numéro impair qui va gagner le tiercé de dimanche.

Le Président déroule un discours à l'inauguration de la maison de retraite rassemblant d'anciens membres du Congrès ou des héros militaires :

- Bienvenue dans cet établissement fédéral ! A la pointe du progrès, il vous offrira tout ce dont vous avez besoin : le confort, la bonne bouffe, le câble, l'assistance médicale avec ses petites infirmières et les services religieux.

Compte tenu de l'explosion du budget initial à la construction et, corollairement, de l'exorbitant tarif journalier, malgré une prise en charge partielle par les deniers publics, le Président se doit de vanter en personne les mérites de la réalisation. Il poursuit :

- Au cours d'épreuves difficiles ou goûtant à une vie heureuse bien méritée, Dieu est toujours à nos côtés. Que ce soit épaulant l'enfant qui apprend, auprès du travailleur qui œuvre pour le bien collectif ou aux côtés du vieil homme qui partage son expérience et ses souvenirs avec les autres générations, Il est là, attentif. Il structure les actes de chacun, Il légitime nos interventions collectives pour défendre nos familles et notre peuple si croyant contre les atteintes à nos valeurs divines. Il porte chacun dans son quotidien, Il coordonne le mouvement de toute notre nation. Quoiqu'il puisse nous arriver, individuellement ou universellement, Il nous donne la réponse à nos interrogations. A travers la Bible. Mieux qu'une constitution, pourtant rédigée par d'honorables hommes à une certaine époque – paix à leur mémoire -, le Livre, lui, est universel, il nous transcende tous. Nous devons nous y référer en chaque instant, en cas du moindre doute. Je suis sûr qu'au cours de vos brillantes carrières politiques ou militaires, il ne s'est pas écoulé une journée sans que vous ne la consultiez ou y pensiez. Aujourd'hui encore, elle accompagne votre chemin. Notre chemin. C'est pourquoi j'ai personnellement voulu qu'ici vous puissiez vous y rapporter à tout moment, sous toutes les formes : celui qui a de sérieux problèmes de vision l'écouterà à l'aide de cassettes ou de disques, un autre pourra utiliser la

version en plusieurs volumes imprimée en gros caractères, le passionné de technologie pourra naviguer sur des CD-rom et des sites dédiés, un programme de télévision permanent jusqu'à vingt et une heures présentera des offices religieux et des émissions théologiques à celui qui ne peut se déplacer, un staff d'ecclésiastiques pourra assister chacun d'entre vous en tout moment, même aux derniers instants et cela, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Comme Jésus soignait les infirmes, moi je vous offre sa Parole, gommant ainsi vos infirmités. Dieu vous bénisse.

Ceux qui ont perdu leur voix en Irak ou en Somalie applaudissent, ceux qui ont perdu leurs mains au Panama ou en Afghanistan lancent des bravos, ceux qui sont restés dans leur bureau pendant ce temps-là applaudissent et lancent des bravos.

En rentrant à son bureau, le Président rumine :

- Je monopolise et perds mon temps avec des assemblées de vieillards alors qu'il y a tant à faire à l'étranger. Nouer des alliances afin de lutter efficacement contre nos ennemis ne peut être confié aux incapables que je suis contraint d'envoyer sur le terrain, à ma place. Au diable la sécurité qui me cloître dans mes frontières !

*Un jour, ses feuilles sont caressées par le soleil.
Alors, le lierre croît encore. Il devient plus fort et
plus exigeant. Au détriment de l'arbre qui l'a
accueilli.*

Possum est attaché administratif au sein de la représentation australienne aux Nations Unies. Comme il parle français, les échanges bilingues avec Samba sont significatifs. La mère de Possum fait partie de ces nombreuses générations d'aborigènes arrachées à leurs parents puis confiées à des familles blanches. Processus d'absorption forcée, démarche post-eugéniste qui préservèrent une certaine bonne conscience à une certaine époque. Tombée dans une famille relativement aisée, elle pût être casée à un blanc pas trop futé. Possum - son deuxième prénom - perçoit parfaitement le message de Samba. Ils parlent des critères d'appréciation des pays riches :

- Pourquoi, dans le perpétuel souci de classer les pays entre eux, les statistiques officielles ne prennent-elles jamais en compte le bonheur des hommes, l'hospitalité des rivières, l'élévation de l'âme, le respect des ancêtres ? s'interroge Samba.
- Les critères que tu cites sont beaucoup trop difficiles à mesurer puis à modéliser. Quarante-vingt pour cent des richesses sont détenues par dix pour cent des pays, et cette concentration ne cesse de s'accroître. Même entre ces pays riches, trop développés, lorsqu'il s'agit de l'espérance de vie, de la consommation d'eau et d'énergie ou de l'accès à la santé, des différences très nettes existent alors que ces grandes nations semblent si comparables. Sur d'autres critères (la pérennisation des traditions, l'ampleur de la foi, la préservation de la nature...), d'autres pays très différents prétendent alors au peloton de tête. Tout dépend des yeux qui évaluent. Rééquilibrons d'abord les pensées, les valeurs viendront ensuite.
- Il faudrait leur faire payer des impôts en fonction de leur consommation d'eau et d'électricité.

Possum explique à Samba la position toujours ferme et monolithique du Président dans les circuits de négociations environnementales internationales, position à court terme qui le désespère :

- Un spécialiste a déclaré qu'une espèce est représentée pendant quatre millions d'années en moyenne. D'autres savants estiment que l'homme est apparu il y a quatre millions d'années. Les incertitudes (les chiffres après la virgule) nous laissent un sacré répit ou alors il est déjà trop tard...

Possum est sensible à l'intemporalité des choses : de la spiritualité au recyclage, de l'animisme à la réincarnation. Le progrès doit tendre à la fluidité du temps - et, surtout, à son sens - au service de la pérennité (le régime permanent, corrigerait les physiciens), quitte à le puiser dans nos archaïsmes.

Possum raconte son désert à Samba. Le désert et sa tranquillité où seul est perçu le battement de son cœur et du cœur de son père et du cœur de son enfant, consubstantiellement :

- Rouges ; les montagnes, les rochers, les graviers, les sables, les limons... Bleue ; la voûte céleste. Vertes ; les rares molécules de chlorophylle enchâssant leur hèmes de fer comme une relique originelle.

Samba lui répond avec son désert, le plus grand de tous, qu'il a vu au large de Tombouctou : minéral et silencieux. Où l'homme n'a plus rien d'autre à faire qu'à se tourner vers son âme. A la regarder s'élever dans un silence assourdissant.

Samba raconte la légende des barkhanes. Ces dunes sont des lunes, endormies dans le désert. Régulièrement, selon les rythmes cosmiques, la caresse du sirocco en réveille une, doucement, afin qu'elle aille prendre sa place dans le ciel. Pour ne pas rompre le cycle, de temps en temps, le vent et le sable en façonnent une nouvelle et ainsi de suite, depuis la nuit des origines.

Sous ses airs désinvoltes et bon enfant, Palmidore s'interroge. Comme tout le monde.

Aujourd'hui, Palmidore n'aime pas la capitale qui vampirise le reste. Pas le temps, trop de monde, trop de suffisance. Il lui semble que l'importance de la géographie est désormais oubliée. Une population ne peut être équilibrée que diversifiée sur un espace perceptible par chacun. Avec l'avènement des communications, la Terre semble, aux yeux de certains, s'être rétrécie. Au sein de ce village planétaire, des pays se sont spécialisés autour de certaines activités (conception, production, vente, consommation...). Ainsi, tous les habitants et tout le « projet » d'un pays sont orientés vers une tâche bien précise, faisant fi des goûts, des responsabilités individuelles et de la diversité des milieux naturels. Avec toutes les conséquences environnementales de l'hyperspécialisation (les champs de coton et la mer d'Aral, les élevages de crevettes et la disparition des sols, la monoculture de céréales et l'érosion...). L'efficacité d'une activité ne doit pas obérer les autres : l'évaluation doit s'inscrire dans la durée. Cet aménagement du territoire à l'échelle planétaire est un échec. Car l'espace n'est plus perceptible par la population. Quand, en France, Napoléon a inventé les départements, leur extension était liée au temps de trajet d'un cheval à la préfecture ; la mystification débutait avec l'association d'un moyen artificiel de locomotion en substitution au discernement humain. Ensuite, avec les lois de décentralisation, l'empilement de compétences territoriales est particulièrement révélateur de cette incapacité à embrasser et gérer un espace non adapté à l'individu, de cette quête perpétuelle de la bonne échelle. La capitale lui semble être le symbole même de l'amnésie géographique. Le parc d'attractions de la république.

Souvent, Palmidore a, aurait et aura voulu : être aimé de celle qui ne l'aimait pas, habiter dans un lieu qui n'existe pas, gagner beaucoup d'argent sans travailler, être admiré par des gens qu'il ne connaît pas. Le bilan de sa survie est maigre. Son esprit rebelle d'adolescent s'est désintégré proportionnellement à l'accroissement de ses quelques responsabilités. Garder la face, renfrogner la médiocrité. La flamme a reçu des seaux d'eau successifs. Mais une braise couve.

- L'occident a bâti ses richesses sur l'abus social, l'esclavage, le travail des enfants, le colonialisme, la dégradation des ressources naturelles. Aujourd'hui, les dégâts occasionnés coûtent de plus en plus chers, tu le sais bien. Et toi, assis sur la rente acquise, tu prêches aux pays du sud : faites pas ci, faites pas ça, c'est pas bien de penser cela, écoutez moi. T'es complètement amnésique. Bouffer des Big Mac rend gros, bête et égoïste.
- Ta gueule, petit con !

Comme à chaque fois dans ces moments-là, Lee, le fils du Président, quitte la table puis la demeure présidentielle en claquant les lourdes portes. Il salue les gardiens et s'enfonce dans la nuit, de toute la vitesse de ses rollers.

- Chéri, tu es dur avec lui.
- C'est pour son bien. A trop l'élever dans un cocon, il n'aura pas les éléments pour survivre plus tard. Il a une jeunesse trop dorée. Trop de facilités le fragilisent. Si tu passes tout ton temps au lit à ne rien faire, tu te ramollis, conformément à d'élémentaires règles physiologiques. Et puis trop de bonheur ennuie.
- Tu as sûrement raison, chéri, mais tu es quand même sévère avec lui.
- Je veux qu'il soit heureux plus tard, tout simplement, comme moi je l'ai été.

La voix du Président se fait soudain plus solennelle :

- Et qu'il n'oublie jamais que, grâce à tout ce que nous avons fait, à tout ce que nos ancêtres ont fait - tout ce qu'il nous reproche maintenant -, il peut se balader, tranquille et insouciant, le ventre plein et les pieds bien chaussés.

Lee, le fils du Président, file chez son copain Iha. Ils se connaissent depuis l'enfance. Le père de Iha vend des voitures d'occasion dans un quartier du nord de la capitale. Il importe de vieilles américaines de Cuba qui arrivent de nuit sur des rafiots rouillés. Puis il les retape dans son hangar. Le fils du Président

et Iha décident d'aller faire un tour.

En se baladant, ils entendent dans une ruelle apparemment déserte, une étrange lamentation qui semblent s'élever des entrailles de la Terre. Ils se penchent vers une bouche d'égout et y aperçoivent une lueur orange. Un tentacule vert jaillit soudain, puis deux, puis trois, puis quinze ornés de ventouses mauves s'agitent là, en plein cœur de la ville plus ou moins endormie. Les adolescents s'écartent à une distance non seulement respectable mais suffisante. Ils commentent :

- Wouah !
- Super !

Les tentacules de trois à quatre mètres de longueur constante (une douzaine de pieds) remuent.

- Qu'est ce que c'est que ce truc ?
- Le monstre des égouts.
- Avec toutes les saloperies qui y passent (virus, crack, uranium...), cela devait arriver.
- Faut que j'en parle à mon père.
- Arrête, il va envoyer l'armée. Ils vont balancer une bombe atomique là-dedans et puis terminé.
- Tu as raison.
- Qu'est ce vous en pensez les gars ? questionne une voix grave mais éraillée et édentée sortie d'un carton à télé, calé contre le mur. Avec cette bête, j'arrive à survivre honorablement. Elle réchauffe le trottoir. De temps en temps, je me taille un bout de tentacule. C'est bon, accommodable avec tout : frit, en court-bouillon ou séché avec du sel. Depuis que je les coupe, ils repoussent de plus belle. Elle ne m'en veut pas, on dirait qu'elle apprécie. Depuis trois ans, la bestiole me chauffe et me nourrit, gratuitement. N'empêche, grâce à elle, personne vient m'emmerder dans mon coin. Vous voulez goûter, les gars ?
- Berk, dégueulasse. Tu vois qu'il ne faut pas en parler à ton père.
- Vous avez quand même une petite pièce, les gars ?

Les adolescents sont heureux d'avoir découvert encore un peu de mystère et d'animalité dans leur ville aménagée conformément aux principes civilisateurs. Ils envisagent quand même de changer de fournisseur de dope.

Pour la première fois de sa vie, dans le parc, Samba jouit des ambiances printanières des climats continentaux : aux fragrances subtiles, délicates et variées (fleuries, âcres ou enivrantes) sont associées les couleurs nouvelles (tendresse du vert, large palette franche) et les sons dérivés (chants des oiseaux, cris des enfants, bourdonnements et grésillements d'insectes en tout genre). L'ensemble baigné d'une lumière tiède. Ces sensations, sollicitant largement ses sens, différent de celles du Sahel où les éléments moins nombreux mais plus intenses simplifient l'esprit pour n'en retenir que l'essentiel.

Samba et Possum aiment se perdre dans ce grand parc qui leur réserve, malgré la végétation domestiquée, quelques impressions. Assis dans l'herbe, ils contemplent les moineaux aux prises avec un érable pourpre plus que centenaire (qui a dû germer au rythme des chaînes ou au claquement des fusils). Le coassement des batraciens annonce le soir.

Possum raconte la peinture à Samba - la peinture occidentale offerte dans les grands musées -, la quête vaine du sacré et la confrontation à des objets banals (représentés ou non), à des cartes sans géographie, à des scènes de famille, à des agitations injustifiées. Seul Dubuffet l'émeut : sa peur du vide et son intelligence du territoire lui sont un peu plus familières. Chez Possum, la peinture est un acte vital tant pour l'individu qui la pratique que pour la communauté dont il est issu ; elle véhicule mystique, mémoire et espace. Ainsi depuis cinquante mille ans (trente cinq mille ans avant Lascaux, dix mille ans avant l'arrivée de l'*Homo sapiens* dans une Europe isolée par les montagnes et sa rencontre avec un rival, l'Homme de Néanderthal), exemple parfait de l'équilibre d'un cosmosystème (regroupant biotope, biocénose - l'écosystème incluant l'homme - et spiritualité). Alors que sur cette période, nous n'avons vécu que tourbillons vertigineux, qu'histoires bruyantes, que successions de conflits, qu'enchaînement de larmes.

- Pour les blancs, l'environnement est ce qui reste de ce qu'ils ont détruit¹.

¹ D'après Davi, chaman yanomami, cité par Philippe Descola

- Ou de ce qu'ils n'ont pas encore détruit. Le verre se casse quand il est manipulé sans précaution. En revanche, en y veillant, il restera intact pour toujours. Ma mère disait que les ressources de la planète sont comme le savon : elles ne disparaissent pas partout à la même vitesse, elles procurent à certains un bien-être fugace mais en détraquant la rivière. Le travail produit est plus respecté que la régénération naturelle.
- Des animaux sont tués en grand nombre pour nourrir des hommes mauvais.
- De plus en plus de constatations laissent à penser que la Terre a des caractéristiques extraordinaires et qu'elle est très précieuse : un itinéraire de rotation peu elliptique produisant de faibles variations interrannuelles ; un éloignement suffisant au Soleil pour avoir une eau surtout liquide, rarement gazeuse ou solide ; de grosses planètes à proximité pour attirer la majorité des astéroïdes vagabonds et meurtriers ; un satellite proche qui tempère le climat ; une couche gazeuse, une gravité cohérente, un sol porteur... Bref, un ensemble de caractères rares et irremplaçables. La vie en est d'autant exceptionnelle. Est-ce que tu ressens le mouvement de la Terre, elle qui tourne à toute vitesse ? As-tu parfois le mal de Terre ? Cette éternelle course dans l'espace ne constitue-t-elle pas une source d'énergie idéale à exploiter plutôt que des cadavres liquéfiés (Coriolis aurait fait fortune) ? Les solstices, les équinoxes, les alignements astraux ne suscitent l'attention qu'à la faveur d'un jour férié, d'une grande marée ou d'une nouvelle saison ; même la perception du territoire tend à fondre sous les rails, les autoroutes, les câbles, les lignes aériennes.
- Les blancs se croient au sommet de l'évolution, tellement hauts qu'ils disent que l'évolution biologique des hommes s'est arrêtée à eux, que leur histoire s'est interrompue et que seule l'évolution culturelle est désormais active. Mais l'homogénéisation culturelle sera certainement plus rapide que sa diversification. Ils pensent tellement que le monde a commencé avec eux qu'ils sont sûrs qu'il finira avec eux.

- Ils confondent culture et technique. Alors, je pense aux plus vieux peuples dont le développement est exclusivement culturel, artistique et spirituel. Les sociétés occidentales sont si complexes, leurs organisations et leurs outils si sophistiqués, que leur vulnérabilité est très forte. Mais la complexité crée de l'opacité et du pouvoir. Des savants disent que la lente évolution va affiner le squelette des hommes et développer leur boîte crânienne. Alors, je songe aux Massaïs qui sont les hommes les plus développés de la Terre. Car ils vivent dans le berceau de l'humanité depuis des millions d'années. Ils n'ont pas eu besoin de s'adapter.
- Ici, se loger, ouvrir le robinet pour se laver les mains ou pour boire, manger, se chauffer, tout demande de l'argent. Etre assis à rêver consomme un minimum d'énergie (un morceau de pain ou une banane), encore un peu d'argent. Chez moi, regarder le soleil descendre derrière les collines ne coûte rien.

Possum raconte sa vie loin de chez lui. Il évite la colonie blanche - bien qu'il le soit à moitié -, il n'est pas enfant de l'Amour.

Possum raconte sa première confrontation avec le sacré d'ici : l'écoute de la première suite pour violoncelle de Jean-Sébastien Bach. Là, il perçoit et ressent un certain mysticisme. Cette ligne de notes lui semble un chemin, tortueux, sans fin, qui conduit vers... Dans ces moments-là, il envisage une prochaine affectation en Europe. En tendant l'oreille, le halètement du violoncelliste, ses coups d'archet, le grincement de son tabouret exaltent la puissance de la composition. Comme le troupeau qui trépigne au corral en attendant de s'élancer dans la plaine.

- Bach est un musicien religieux mais d'une religion qui représente pour moi la colonisation, la domination industrielle et commerciale, le mépris des autres peuples et de l'environnement. Cependant sa musique me touche. Réduire tous les hommes d'un peuple à leur action collective constitue le terreau de la haine.

Samba ajoute :

- Parfois, quand je marche dans la ville, je me prends à rêver du jour où les voitures auront disparu ou, au moins, du jour où elles seront électriques. Qu'entendrions-nous alors ? Le chant des oiseaux, les discussions particulières, le claquement des talons sur les trottoirs. Nous ne pourrions que conclure : mais comment avons-nous pu vivre dans un incessant brouhaha ?
- Tout est sur notre Terre, depuis toujours. Rien n'y apparaît, rien n'y disparaît. Les fumées noires emportées au loin par le vent retombent sur les arbres et les détruisent ; les coquillages vont être malades de filtrer le fleuve souillé pourtant né dans la montagne vierge et lointaine. Il en est de même du bruit. Tout ce vacarme assourdissant ne s'évapore pas comme par enchantement : une partie reste gravée derrière nos tympans, l'autre partie va s'accumuler quelque part. Mais où ? Voilà un mystère que personne n'a jamais élucidé. Cachée en différents lieux de notre Terre (au fin fond d'une vaste forêt, coincée entre de grands rochers, au creux des volcans sous nos pieds) ou enregistrée à la fine surface de chaque chose ? Tous les bruits sont là, ne demandant qu'à resurgir sous forme de décibels ou sous forme de sentiments. Les hurlements du train qui freine ou de l'avion qui décolle ne se cachent pas au même endroit que le rire du kookaburra ou que le souffle du violoncelle. Un jour viendra où toute cette matière sonore accumulée éruçtera au-delà de notre atmosphère dans un vacarme apocalyptique.

Avant de partir à son travail, Samba prend désormais l'habitude de dessonoriser sa chambre en laissant tourner une cassette de kora ou de Bach, nouveau venu dans son univers. La mélodie fichée dans les murs, le timbre revêtant le plafond et le rythme recouvrant le parquet le préservent des agressions sonores de l'extérieur.

De temps en temps, Palmidore a envie de partir mais il est trop éduqué pour fuir ses responsabilités (qu'il a pourtant bien des difficultés à énumérer). Il pense aux enfants, absents de sa vie, qui auraient pu justifier de continuer. Il regrette l'absence d'un décès trop proche qui aurait pu légitimer plus tôt son cafard. Il va bien réussir à débusquer une maladie. De toutes façons, la faute, c'est les autres. Ils n'ont qu'à payer tous les salauds heureux ou bien portants qui rigolent.

Parfois, Palmidore plonge dans la peur de tout : dans le prolongement de l'exode rural, l'exode de la misère (des milliers et des milliers de gens du sud, de l'est espèrent une vie meilleure à l'ouest. Ils sont prêts à tout pour y arriver, pour conquérir un nouvel eldorado. La pauvreté n'est supportable qu'avec la perspective d'un mieux-vivre pour ses enfants) produit les marées humaines qui l'engloutiront ou qui le maintiendront coincé au fond d'un tuyau, si jamais une voiture stationne sur un tampon et que son chauffeur disparaît, poursuivi. L'évolution de nos sociétés fragiles, pétries d'individualisme et d'irresponsabilité, l'inquiète. Il se dit : « Si un milliard et demi de chinois ou un milliard d'indiens veulent répartir les richesses, nous sommes cuits. » La dilution de la conscience collective, la virtualité des choses : regardons plutôt le nombril de nos enfants avant de s'apitoyer sur le nôtre.

Iha est très affecté par le décès de son grand-père. Arrivé à l'âge de la retraite seul, pour tromper l'ennui, son grand-père n'avait rien trouvé de mieux qu'un jeu idiot : il faisait rouler une balle de polystyrène sur le long canon de son revolver. Lorsqu'elle arrivait près du guidon, il relevait son colt vers le haut, la légère balle s'élevait et il lui tirait dessus. Il passait pas mal de temps dans son sous-sol à jouer ainsi. Hier, voulant raconter son aventure nocturne et céphalopodique, Iha est brusquement entré dans la cave de son grand-père pris par le jeu. Le courant d'air a anormalement élevé la balle en polystyrène et modifié sa trajectoire juste au moment du tir. Le grand-père s'est pris le coup de feu en pleine figure.

Lee doit se mordre les lèvres pour ne pas sourire à l'écoute de cette extraordinaire mésaventure. Se reprenant face à son ami, il dit :

- Tu n'y es pour rien. La mort est comme l'horizon, là où le regard s'arrête.

Après un silence toujours trop long, Lee tente de changer de sujet, tout en restant sur le champ confidentiel :

- Pourquoi ton père t'a-t-il appelé Iha ? Bizarre comme prénom.
- Je n'en sais rien. Mon frère s'appelle bien Ihs. Je crois qu'il a été marqué par la disparition de ses deux oncles au Viet-Nam.
- Mais qu'est ce que cela signifie ?
- Je n'en sais rien.

Se remémorant les dernières informations télévisées locales, Iha interroge Lee :

- Ton père, il aurait pu le gracier celui-là.
- Mais, Iha, nous sommes tous condamnés à mort, juste une question de moment, comme la trahison d'ailleurs.
- Il y a quand même l'accélération du processus de décision.
- Où est-il le processus de décision pour ceux dont la vie

est raccourcie parce qu'ils habitent près d'une centrale nucléaire, parce qu'ils mangent des cochonneries, parce qu'ils reçoivent des pluies acides sur la tête ou parce qu'ils subissent des tempêtes ou des inondations liées au réchauffement ?

- Attends, je te parle juste d'un pauvre type exécuté et peut-être innocent.
- Il est toujours plus facile d'abattre la bête que de pénétrer son regard d'homme.

Samba et Possum boivent (chacun) une bière dans un bar. A la télévision, le Président.

- Rien n'a changé depuis les conquistadores. L'arrogance du plus fort, l'asservissement des populations, l'enrichissement (p)réservé.
- Il y a du bruit ici. L'ivresse de l'alcool ou des drogues, un endroit sombre, une musique hypnotique, beaucoup de gens, comme si les rites millénaires se prolongeaient quand tout le reste a été oublié.
- Ici, l'initiation consiste à rouler à pleine vitesse, se saouler, voir des filles, se battre. Après, ils sont considérés comme des hommes.
- Sur mon continent, on trouve des pierres qui brûlent, des pierres qui flottent et des bois qui coulent.
- Au sommet de Uluru, au sein de dépressions creusées dans l'inselberg granitique, des mares temporaires accueillent une faune endémique de crustacés.

Ils persévèrent à regarder le monde et la télévision.

- Où tout cela nous mène-t-il ? soupire Samba.
- Mais nous ne sommes pas sur un chemin, personne n'est sur un chemin, lui réplique Possum.

* * *

Formaté puis englouti par la société libérale, consumériste, post-guerre et pré-terroriste, Palmidore Toupilloux s'autorise quelquefois certains dérapages comportementaux. Par exemple, il ne s'exprime qu'en anciens francs, non pas par souci de paraître plus riche (les Italiens n'avaient jamais dévalué leur lire de peur d'une paupérisation chronique, le passage à l'euro les a achevés) mais plutôt pour conserver un référentiel culturel oublié depuis le père Pinay. De même, les mois calendaires qu'il utilise sont ceux de la révolution française, leurs noms sonnent tellement agréablement ! Il regrette les jours complémentaires attribués par les révolutionnaires, mais aussi par les Mayas, car un décalage systématique de cinq à six jours par an aurait changé la réputation de certains mois. Au cours d'une vie, tous les mois chemineraient à des saisons différentes : bain de soleil en février, vendanges en avril, Noël en juillet ou bourgeons en novembre. Les années comptées, plus rapides, augmenteraient artificiellement l'espérance de vie. Le plus simple consisterait en la suppression des années bissextiles.

De temps à autre, Palmidore Toupilloux en veut à tous ceux qui ne raisonnent qu'à court terme. Sous prétexte d'avoir vécu des guerres mondiales, toute une génération a voulu vivre dans de confortables canapés, s'enrichir, profiter des ressources. L'égoïsme latent et contagieux, la déstructuration du tissu social, la transformation des enfants en consommateurs, la toute puissante technologie, le progrès salvateur justifiés parce qu'on en a bavé pendant la guerre. Palmidore jouit néanmoins avec satisfaction d'un bien-être matériel certain.

Palmidore Toupilloux est régulièrement irrité par les leçons des donneurs de leçons. Tous ces sùrs d'eux dont les capitales regorgent, entretenant leurs principes à l'intérieur de bocal vernis, entre faiseurs d'opinions amnésiques et myopes. Le travail des enfants m'est insupportable mais ces chaussures de sport restent bien moins chères, tandis que je veux conserver mon niveau de couverture maladie et une assurance chômage. J'ai un bel appartement. Un de mes ancêtres était armateur à la Rochelle tandis que mon arrière-grand-père dirigeait une extraction de charbon dans le nord. Autant dire que le commerce triangulaire ou les femmes et les enfants au fond de la mine sept jours sur sept pourraient alourdir quelques arbres généalogiques ou engraisser quelques consciences. Selon l'endroit, le rythme du temps est différent. Il est toujours plus

simple d'avoir des certitudes quand on a le ventre plein. Maintenant que mon garde manger s'est rempli sur le dos de l'exploitation des uns par les autres et de hauts faits coloriant les manuels d'histoire, je m'en vais te moraliser le comportement planétaire. Une seule tête, une seule déclaration des droits de l'homme, un seul calendrier, un seul marché. Le rêve du village mondial dont le WASP² est le chef. A quand le BAM³ ? Ouvre la fenêtre et regarde déjà ton voisin. Un grand cinéaste malien, assis sous un vieil arbre, disait à peu près ceci : « L'Afrique est oubliée. Mais, un jour, les hommes perdus y reviendront, afin de renouer avec leurs racines trop longtemps délaissées, afin de retrouver la raison. L'Afrique, gardienne des valeurs universelles, redonnera du sens à l'humanité. » Sous réserve qu'elle reste l'Afrique d'ici là, avec suffisamment d'habitants.

De plus en plus, Palmidore Toupilloux se sent vieillir : une douleur lancinante et bien réelle dans le genou droit, des cheveux moins denses, moins de goût pour certaines choses. Il constate qu'en vieillissant, des poils poussent partout, les oreilles s'allongent, l'odeur est plus forte. Un vieux général et néanmoins Président avouait que la vieillesse est un naufrage. L'esprit compense le corps jusqu'à un certain niveau. Est-ce pour ne pas laisser de regrets à ceux qui restent ? Repousser la limite a sa limite. Surtout si c'est pour trouver le temps long.

² *White anglo saxon protestant.*

³ *Black african muslim.* En français, musulman africain noir ou MAN, l'homme.

Devant un parterre de grands entrepreneurs du centre du pays, le Président s'estime encore plus fort :

- Ha, mes chers amis, au milieu de vous, c'est bien là que je me sens le mieux. Toutes nos convictions palpitent en vous, dans vos veines, par votre travail. Pionniers et conquérants étaient vos aïeux, décideurs et entrepreneurs vous voilà. Maîtres du monde libre et économique, fabricants des emplois, de la richesse, de l'idéal pur. Hélas, votre succès jaloué génère d'innombrables rancœurs à l'extérieur, chez ceux pour qui le travail n'est pas une vertu. Mon devoir est de vous protéger contre ceux-là.

Le Président s'arrête une seconde puis reprend rapidement pour couvrir la rumeur qui vient de l'extérieur :

- Vos salariés vous posent problème ? Motivez-les : il suffit juste d'ajouter le bon épice dans la soupe. Moi, ma mission consiste à préserver vos activités contre les importations à bas prix et contre les ennemis sournois. Je suis le rempart contre ceux qui n'aspirent qu'à nous affaiblir. J'étends les bras et vous êtes sauvés et ils sont sauvés et nous sommes tous sauvés !

Tel un crucifié à l'autel du commerce international, le Président, le regard au plafond, incline la tête vers la droite, les bras écartés. La salle exulte, dehors la rumeur se fait plus insistante.

- Il faut y aller, Président. Evitons les affrontements. Surtout dans cette ville, lui chuchote son plus proche collaborateur, Jimmy Spencer.
- Tu parles, les étudiants d'hier sont ces gros notables aujourd'hui.
- Votre voiture vous attend.
- D'accord, d'accord, allons-y.

Et le Président quitte les entrepreneurs (qui peuvent compter sur lui comme il a pu compter sur eux pendant sa campagne) par la petite porte de derrière. De l'autre côté du bâtiment, le

hurlement des sirènes commence à se rapprocher, couvrant peu à peu les cris de la rue.

- Elle était pas mal mon image de l'épice dans la soupe, tu ne trouves pas ? Elle peut resservir avec des profs, des familles ou des militaires.

En attendant l'avion, le Président s'adresse à Jimmy Spencer :

- Tu sais, Jimmy, quand j'ai commencé à faire un peu de politique, je voulais gérer les affaires publiques comme mon entreprise de maintenance industrielle. Mais la différence est trop forte. Impossible. Le domaine public ne peut être traité comme le business privé. Rien à voir. En plus, je m'aperçois qu'il faut raconter n'importe quoi, sans arrêt, à n'importe qui. Finalement, au bout du compte, ma seule ambition sera de laisser les choses propres en partant. Déjà pas si simple.
- Allons, Président, vous apportez beaucoup plus au pays.
- Quoi, par exemple ?
- Ha, voilà notre avion.

Prudemment, Jimmy laisse la place libre à côté du Président à une jeune et jolie journaliste de la presse écrite qui envisage une biographie.

Au parc, Samba et Possum somnolent sous un grand chêne :

- La diversité des chiens est grande et ils ont de nombreux cousins : le renard, le loup, le chacal, le dingoo... Les hommes n'ont plus de cousins. Les plus proches, les grands singes, sont tellement différents de nous. Notre arbre généalogique présente comme un vide. Est-il artificiel issu de l'extermination des intermédiaires par le dominant ? Est-ce inéluctable ? Est-ce que le processus continue ? Dans l'homogénéisation ou l'épuration, avons-nous perdu - ou allons nous perdre - des esclaves ou bien des maîtres ?
- Pour revoir le passé, il faudrait partir très loin et se retourner. Tout comme le scintillement d'une étoile, passé lointain observé d'ici, alors que sur l'étoile beaucoup de temps s'est écoulé.
- La planète Vénus met plus de temps à faire un jour qu'un an ; la révolution est plus rapide que la rotation.

Près d'eux, assis en tailleur dans l'herbe, un jeune étudiant solitaire et roux gratte quelques arpèges sur sa guitare en chantant d'une faible voix :

- Le magma est sorti des entrailles de la Terre
Il est devenu granite au contact de l'air
Dix millions d'années ont passé
Il n'a toujours pas bougé
Il a maigri
Et de quelques minéraux s'est amoindri
Cent mille années ont passé
Les hommes l'ont trouvé
Après taille et transport
Pour accompagner leurs morts
Le menhir est pointé vers les cieux
Fier et orgueilleux
Dix mille ans ont permis aux lichens
Aux mousses et aux akènes
D'en coloniser les flancs
D'en accroître l'égratignement
Dans un million d'années
Il sera tombé
Ne restera de ce notable
Qu'un petit tas de sable

Raviné par les pluies
Charrié par les rivières en leur lit
Il atteindra alors l'océan
Agité par les tempêtes et les vents
Il sera tourné, roulé par les vagues
Il deviendra le joyau d'une bague
Qui ornera la main
D'une princesse de demain
Quand elle mourra
D'elle ne restera
Que le quartz étincelant
Qui du firmament
Aura rejoint sa terre
Nourricière
Et tout recommencera
Si le soleil conserve son éclat.

Samba se dit qu'il devra éviter de cueillir des
cheveux oranges.

Souvent, Palmidore Toupilloux dépense son argent en disques. La musique module le temps d'un langage abstrait (des racines communes ont été mises en évidence à travers des polyphonies dans différentes ethnies réparties sur l'ensemble de la planète comme si l'être humain avait une aspiration musicale unique, comme un mode de reproduction) et le temps est son tribut. Très hétéroclite, sa discothèque ausculte de nombreuses directions. Il a aussi la sensation d'être toujours jeune en écoutant des créations récentes. Il peste encore une fois contre les critiques qui sont rémunérés pour écouter des disques qu'ils n'achètent pas alors que lui paye pour les écouter. Mais les critiques écoutent-ils vraiment les disques qu'ils reçoivent ? Si oui, combien de fois ? Utilisent-ils la fonction "scan", soit les dix premières secondes de chaque morceau pour glorifier ou brûler une production ? Recopient-ils le dossier de presse ? Ils définissent le disque du mois, de la semaine, du jour. Bientôt de l'heure ou de la minute. Le pauvre créateur, il en existe certainement encore quelques uns, qui a mis ses tripes, ses économies et sa vie dans l'apprentissage de la technique, dans l'écriture, dans l'inspiration, dans l'enregistrement, dans la recherche d'une maison de disques, se voit balayer d'un revers de la main par la critique : même pas disque de la seconde. Au suivant, retour à l'usine, au pilon, fini le rêve, réveille-toi, mon vieux, pour qui te prends-tu ? Les critiques écriraient-ils n'importe quoi, pour leur copain, un bon gueuleton ou une mignonne vocaliste afin de faire dépenser à Palmidore le produit de deux heures de travail ? Palmidore n'a qu'à se fier à ses oreilles, ses yeux ou son cœur avant de s'en remettre aux écrits dans des revues financées par les maisons de production. Trop rarement, certains lui dénichent une perle - souvent un premier album au sein duquel la contingence commerciale ou le doute sont encore absents ou bien un enregistrement historique réédité d'un genre qu'il n'avait pas encore défriché - et là commence la quête de l'introuvable. Pour ces galettes miracles, Palmidore pardonne aux critiques. Un peu. Et puis, il n'a plus son réseau du lycée pour échanger objectivement les sensations ressenties patiemment après une dizaine d'écoutes en terrain vierge. Dorénavant, se faire un avis sur une écoute au casque dans les grands magasins, debout le nez au mur comme aux pissotières, ou sur un vague fichier téléchargé à l'octet grésillant. L'idéal : ne pas être amnésique et surfer de Mésomède de Crète à Kristoff K. Roll. Palmidore Toupilloux est submergé par le nombre croissant de sorties régulières, des tonnes de disques. Adolescent, il attendait au

plus un disque par mois. Maintenant, le diluvien calendrier des parutions constitue une incitation manifeste au piratage ou au vol. Les maisons de disques affichent des têtes de vierges éplorées alors que leurs filiales fabriquent et vendent des graveurs. Vive le graveur ! Pour une fois qu'un support informatique a de la bouteille : vingt ans de disques compacts, le rêve. Et si les pistes numériques disparaissaient dans quelques années ? Ses disques sont autant de traces qui jalonnent la vie de Palmidore. Proust avait ses madeleines, Palmidore a ses galettes.

Régulièrement, Palmidore Toupilloux reste pantois face à la durée de vie de la création artistique : si un film ne fait pas quelques milliers d'entrées la première semaine, il disparaît à tout jamais ou finit en cassette cadeau à la station service. Un enregistrement est oublié au bout de quelques jours. Des centaines de livres sortent tous les mois. Les poubelles sont pleines de créations jamais comprises, évacuées, non conformes ou stupides. Palmidore est effaré mais rassuré car le temps, le vrai, celui qui dure, fait son tri. Comme l'érosion sculpte le substrat, le temps efface le manque de consistance et laisse le dur, l'inaltérable. Quelques balises, quelques repères pour les suivants. Palmidore trouve plus attirante l'éclosion de l'éphémère au bord du ruisseau. Les plus belles choses ne restent-elles pas dans les tiroirs des maisons, jamais dévoilées au grand jour, réservées au premier cercle relationnel puis abandonnées en pâture à d'incultes héritiers ?

Le rouleau compresseur de l'information rend réels la rumeur, le ressenti, la présomption, l'hypothèse. Peu importe les conséquences et peu importe, surtout, la vérité. La vérité, si pure, qu'elle n'intéresse pas, pire elle effraie. Et jamais de démenti, ni de *mea culpa*. En fait, Palmidore n'a pas encore compris que la rumeur faisait vendre et justifiait le montant des espaces publicitaires : un fait, invraisemblable de préférence, est inventé (voire provoqué), repris par la concurrence, amplifié, déroulé jusqu'à son assèchement, en attendant le suivant. Les faits s'enchaînent et les contrats aussi. Les bergers nous font errer, frêles ovins, sur l'autoroute de l'information, à sens unique et sans sortie. La communication absolue vers laquelle nous nous dirigeons met en lumière l'absence de créativité et de profondeur. Elle est un champ cultivé, massivement désherbé, ne laissant la place qu'à une seule variété, produit d'un long travail de sélection génétique orientée rendement.

Mais tout autour du champ cultivé, des espaces, d'une superficie sans cesse réduite, restent hors d'atteinte des semoirs et des rampes de pulvérisateurs. Là, paressent des stocks de graines, une multitude de végétaux anonymes et la faune associée. Là, réside la diversité. Sur certaines cultures de plein champ, l'absence de traitement insecticide rend finalement la parcelle plus résistante aux ravageurs, comme si, dans ce système parcelle, la faune indigène diversifiée assurait une protection locale. Sous un même climat, sur un même substratum géologique, les espèces végétales peuvent être très différentes : à partir de quelques fondamentaux, la vie s'exprime largement et librement, au hasard des spécificités locales, elle n'aime pas les contraintes.

Avec des satellites en perpétuelle révolution, avec le foisonnement des médias, avec des moyens de locomotion, la Terre est devenue un petit mouchoir. Mais désormais, l'ailleurs ne semble pas plus meilleur qu'ici : les douceurs climatiques à épines, les maladies tropicales, la misère universelle... Alors, où est l'espoir ? D'aucuns se tournent vers la Lune : y installer une base, se tourner vers le cosmos, notre cosmos natal. Mais en vivant à la merci des machines. Tout a été écrit, tout a été vu, tout a été lu (un grand auteur de bandes dessinées le clamait dans les années soixante-dix, justifiant ainsi ses travaux purement graphiques au scénario famélique). Alors que le marché doit sans cesse être alimenté par de la nouveauté, de l'avant, du futur. Heureusement, notre mémoire si fluette nous aide, assistée elle-même par la saturation de notre perception : pléthore qui étouffe la créativité. Toujours tout droit : car le retour sur soi sonnerait désespérément trop creux. Toc, toc. L'apogée de l'individualisme certes, mais pas tout seul l'individualisme. Sinon, l'ennui ronge. Regarder derrière : un souffle de morale rassure certains, balise des chemins. « Ha, c'était mieux naguère » disent des européens, « c'était mieux avant » ergote mon collègue Bernard, avant d'être un dynamique ingénieur serti dans le système. « Ha, la Bolchevita » se souviennent les ex-soviétiques des républiques d'Asie Centrale. « Ha, c'était le bon temps » disait-on dans le temps. « Ha, les bons réacs » rétorque-t-on maintenant. Un peu d'imagination, que diable ! Que voulez-vous demain ? Si vous savez répondre à cette question, alors construisez votre demain. Palmidore, lui, n'y arrive pas.

Ou alors, tournons en rond à la recherche du changement dans une spirale infernale. Attendre les extra-terrestres comme d'autres le Messie, comme d'autres la pluie, comme d'autres un enfant, comme d'autres la croissance. Trouver une cohérence à tout cela. Hé bien, lui, Palmidore, a décidé de leur en donner du sens : il va leur offrir le malheur, la catastrophe qui les grandira, qui fondera leur mal être. Les guerres justifient n'importe quel excès pendant et après. Aujourd'hui, d'autres drames s'y sont substitués mais plus localisés, moins fatals. Palmidore pense qu'ils le remercieront de leur avoir redonné une orientation, de la considération, une échelle d'appréciation.

Palmidore Toupilloux écoute une jeune chanteuse malienne qui parle du délabrement de ses troupeaux, de la pluie qui n'arrive plus et de son frère vengeur.

- Président, il va falloir se préoccuper des clonages. Aujourd'hui, les acheteurs choisissent tranquillement sur des catalogues numériques via Interplanet leur modèle homme, femme, noir, blanc, jaune, grand, petit, intelligent, artiste, sportif... il suffit de cliquer pour réduire la sélection. Lorsque celle-ci se limite à une dizaine de sujets, un petit film montre l'individu à cloner. L'acheteur peut estimer le corps, la conversation, les qualités...
- Et alors, quoi de mal là-dedans ? On ne vit plus dans des grottes !
- Oui mais le trafic d'ADN commence à fleurir. Des paparazzis d'ADN apparaissent. Pistant les stars, ces paparazzis d'un nouveau genre cherchent à dérober un fragment d'ADN par n'importe quel moyen, allant même jusqu'à provoquer des accidents. Les molécules destinées à la fabrication de clones de stars constituent un marché extrêmement lucratif et de plus en plus florissant. Certaines vedettes sont traquées.
- Elles payent le prix de leur célébrité !
- Certes, mais, à terme, des pays tiers sont susceptibles de fabriquer nos stars puis de les exhiber ou leur faire faire n'importe quoi. Un grand pan de notre économie, sur lequel d'importants prolongements sont fondés, est menacé.
- Merde alors. Quoi faire ?
- Réglementer le génie génétique.
- Je vais me faire traiter de vieil obscurantiste. Faites moi une analyse économique fine en comparant le poids des secteurs concernés.
- De nombreuses vedettes participent activement à nos campagnes, financièrement ou à travers leur image.
- A chiffrer aussi.
- En plus, certains n'hésitent pas à profaner des tombes, prélevant un morceau d'os ou de cheveux, pour se refaire Louise Brooks ou Frank Sinatra. Ils trouvent une mère porteuse dans le Tiers-Monde. L'investissement concerne le long terme mais, au final, coûte encore moins cher que la fabrication d'images de synthèse.
- Alors là ! S'ils ne respectent plus les morts ! A chiffrer et

vite.

- Monsieur le Président, je tiens à porter à votre connaissance un autre fait : de nombreuses personnes se font cloner et élèvent l'enfant qu'ils étaient, comme s'ils étaient immortels.
- Vivre sa vie, c'est comme construire sa maison. La satisfaction arrive après la troisième ou quatrième fois. Laissons leur la chance de tout recommencer.
- Mais il faut réfléchir à des adaptations réglementaires : une même pièce d'identité ne peut concerner trois êtres vivants distincts. Qui payera les impôts ? Qui passera le permis de conduire ? Cela va faire baisser la vraie natalité. Et, par leur immortalité, ne se rapprochent-ils pas trop de Dieu ?
- Bon, merci les gars, mais laissez-moi, je vous prie. Je dois faire passer les entretiens pour les collaborateurs d'été, qui vont vous remplacer pendant que vous vous dorerez la pilule aux Bahamas ou à Tahiti. Si vous croyez que ça m'amuse.

Après le départ de ses conseillers, il appuie sur la touche rouge de son interphone :

- Faites entrer la première candidate.

Samba et Possum marchent sur le goudron gris foncé du parking d'un supermarché. Ils slaloment doucement entre les véhicules garés ou en mouvement.

- Quand tu gardes le troupeau, que tu soignes les animaux, que tu déplaces le campement et ta famille, tu mesures la force de ton travail. Les échanges au sein de la famille ou entre membres de la tribu n'ont rien à voir avec les liens économiques qui régissent tout ici. Ici, ils parlent de l'offre et de la demande, de la loi du marché, qui suffisent à gérer naturellement le déroulement des sociétés et la vie de chacun. Face à cela, la marge de manœuvre des dirigeants devient nulle. Et la survie du système est basée sur une croissance vitale, comme l'océan l'est aux poissons. La fuite en avant, sans fin. La valeur des choses n'a plus de sens. Alors comment peuvent-ils mesurer, comparer ? Dans certains pays du sud, la pollution de l'air constitue un signe extérieur de développement. Elle est alors recherchée par les dirigeants.
- Il faut faire payer le prix du progrès.
- Ne plus décompter le temps inhiberait le progrès et l'âge n'existerait plus. Enrôlons des abolitionnistes calendaires !
- Pour ralentir le mouvement. Quand on roule vite, le champ de vision se réduit.
- De tout cela, il ne restera rien. Au foisonnement de l'information s'oppose l'éphémère du support. Tout écrire rend amnésique au lieu de libérer la pensée. Les miens repeignent certaines fresques pariétales depuis cinquante mille ans.
- Plus au sud, les Incas organisaient jadis régulièrement des cérémonies en mémoire d'un événement qui s'était produit douze mille ans avant l'arrivée des espagnols.
- Depuis toujours la matière se forme, se déforme, se transforme, créant des lacs, des fleurs et des enfants. Tout est continu. Mais tout solide semble isolé dans l'espace et dans le temps. Quand tu observes tes chaussures, penses-tu à la saillie du taureau qui donna vie au veau d'où vient le cuir ? A la jeunesse de l'artisan tanneur qui a découpé et assemblé la peau ? A la famille du cordonnier ? Au coin

où tu les laisseras un jour, trop usées ? A la moisissure qui les consommera ? Quand tu regardes ce caillou, penses-tu à la mer qui, patiemment, a déposé des bancs puissants, sédimentant des milliards de fragments coquilliers patiemment agglomérés puis consolidés ? Songes-tu à l'eau et aux racines qui ont détaché un fragment de sa roche-mère ? A la pluie, au vent et à tous les engins qui ont pu le déplacer ? A la dune de sable qui accueillera ses cristaux avant de retourner à l'océan ? Et quand tu embrasseras ton enfant, tu embrasseras en même temps tes parents, tes oncles et tes futurs petits-enfants. Tu penses à l'amour qui l'a engendré. Tu penses à l'évolution de toutes les espèces et à la reconstitution de cette évolution dans le ventre de sa mère au cours des neuf mois de gestation.

- Alors l'histoire du monde est partout. D'une simple chose aux origines, comme l'encre sur un buvard. Je ne pense pas toujours à tout, dit Samba en riant.
- Tu n'y penses pas toujours mais tout est en toi.
- Alors nous sommes tous de la même famille.
- Nous pouvons raconter de grandes histoires en regardant un simple caillou.

Assis autour de quelques cartes à différentes échelles, Palmidore Toupilloux et Nicomède Berdouillart échafaudent leur plan :

- A Paris, l'eau du robinet vient pour moitié de sources situées dans la craie ou dans du calcaire, dont certaines sont très éloignées, et pour moitié de pompages en rivières. Plusieurs usines traitent l'eau pour la rendre potable.
- Tu l'appelles potable, toi ? Elle pue cette flotte.
- Par contre, les eaux des sources ne sont presque pas traitées, juste un peu d'hypochlorite de sodium pour la forme et surtout les bactéries. Ensuite, cinq aqueducs...
- Comme au temps des Romains ?
- Oui, comme au temps des Romains. Ils acheminent l'eau des sources vers la capitale. Ils sont parfois très vieux. Du couchant, c'est l'aqueduc de l'Avre, du levant, celui de la Dhuys - il a presque cent cinquante ans celui-là -, et du sud, ce sont les aqueducs de la Vanne, du Loing et de la Voulzie. Comme les aqueducs sont très longs, nous pourrons travailler tranquillement en pleine cambrousse.
- Il va falloir se farcir cinq aqueducs ?
- Non, non. Ceux du sud se rejoignent en deux.
- J'en compte quand même quatre. Nous n'aurons guère besoin que de perceuses. Et les usines ?
- Alors là, facile. Les pompages se font directement dans la Marne ou dans la Seine à Joinville, à Ivry et à Orly. Nous n'aurons qu'à jeter le produit au niveau de la crépine de prélèvement. Mais comme tout est interconnecté, il faudra taper sur toutes les usines presque en même temps. Ou alors directement dans les réserves d'eau brute d'Orly et de Joinville.
- D'accord mais quand on va balancer la camelote, les poissons vont tous se retrouver le ventre en l'air vite fait. Ils vont se poser des questions rapidement.
- J'y ai pensé car, en plus, les eaux brutes sont contrôlées en continu, le truitomètre va les alerter. En été, après des périodes sèches, de gros orages lessivent la ville puis se déversent dans la Seine. Ce choc de pollution consomme plein d'oxygène et anéantit de grandes quantités de poissons. C'est déjà arrivé. Dans ces conditions, pour passer inaperçu, il faut attaquer au moment d'un orage d'été. En plus, nous jetterons le

poison en amont de la prise d'eau mais en aval des stations d'alerte physico-chimique. A Joinville, par exemple, la station d'alerte la plus proche de la prise d'eau est six cent quarante mètres en amont. Entre les deux, nous disposons d'une place confortable.

- A condition qu'il n'y ait pas un été pourri.
- Sinon nous reporterons à l'année prochaine. Nous ne sommes finalement pas si pressés.
- Est-ce qu'il ne serait pas plus efficace d'attaquer les réservoirs ?
- C'est vrai qu'on peut rentrer dedans comme dans un moulin, juste un coup d'épaule, simplement. Ou alors à partir de chez nous comme il n'y a pas de clapet anti-retour, le réseau de distribution peut être pollué tranquillement dans un fauteuil directement en injectant à partir d'une longue sonde dans le robinet.
- Et qu'est ce qu'on peut disséminer ?
- Des bactéries genre botulisme. C'est facile à avoir : il suffit d'acheter des boîtes de conserve, de la langue de porc en gelée ou des harengs saurs et de les laisser en plein soleil. Quand les boîtes sont déformées comme des boules de pétanque, elles sont à point. Une petite culture et hop ! Nous voilà équipés !
- A acheter beaucoup de cassoulet, tout le monde va croire que tu marches au GPL !
- Nous devons encore réfléchir à nos cibles : les rivières, les aqueducs, les usines, les réservoirs ou le réseau de distribution. Nous ne sommes que deux.
- Ceci dit, on peut démarrer petit. Ou alors recruter.

Après un long silence, Nicomède cherche encore une justification :

- La démocratie, ce n'est pas laisser faire n'importe quoi par n'importe qui. Sinon elle est vidée de sa substance. Elle doit donner plus de pouvoir à la population dans les affaires politiques pour responsabiliser chacun, chaque détenteur des vertus démocratiques, afin de ne pas rester à la merci de quelques prédateurs, économiques ou violents.
- La croissance économique est un pis-aller. La diffusion du pouvoir aux citoyens est le vrai enjeu. Tous ensemble, vivre dans le monde que l'on veut, que l'on a décidé. Mais pour se diriger vers quelles espérances ?

- Quand on a le chauffage, l'eau courante et l'électricité, on peut quand même être plus ambitieux sur les valeurs que quand on n'a rien du tout.
- Nous allons te leur en redonner de la valeur, des raisons de vivre ou des raisons d'être pessimistes. Après, ils seront contents d'entendre un oiseau chanter.
- Aujourd'hui, il est plus facile de défiler dans la rue que de parler à son voisin ou de comprendre les anciens.

En ce moment, le Président prend l'habitude de manger un animal entier à chaque repas. Avant-hier, un pigeon, hier, un bar, aujourd'hui, un pintadeau, demain, vraisemblablement des coquillages, après-demain, sans doute deux cailles. Attaquant gaillardement une aile du pintadeau, il dit :

- Il semblerait que toutes les infortunes du monde soient de mon ressort. Accuser les salauds qui nous gouvernent et les *world companies* permet de laisser le citoyen en paix avec sa conscience, qu'il continue à acheter des survêtements fabriqués par des enfants qui vivent si loin, fumer des blondes, brûler de l'essence, manger des hamburgers, prendre des bains... Tranquillement, il se dit qu'il n'a pas le choix, ce n'est pas sa faute. C'est moi qui endure tout, je suis un martyr.
- Le voilà qui se prend pour Jésus maintenant.

Lentement, il pose l'os de pintadeau dans son assiette (celle-ci est ornée du dessin d'une bretonne, cadeau d'un de ses amis qui a racheté une entreprise de porcelaine finistérienne traditionnelle en faillite, la vaisselle ethnographique a fait fureur outre-Atlantique ; la retraite approchant, son ami ne trouve pas de repreneur qui pourrait assurer un avenir aux deux cents salariés locaux). En manipulant le fémur décharné, le Président déclare :

- Oui mais moi, je n'ai pas de pouvoirs. Je subis. Les règles strictes du commerce mondial, la nécessaire prospérité de nos entreprises, la menace terroriste, l'œil médiatique, l'opinion publique, les exigences de la rue, les intérêts de mes amis politiques, les énormes frais de fonctionnement de notre administration, les limites de la pression fiscale, les normes de la bienséance, le poids de ma réélection... Bref, mes marges de manœuvre sont très faibles voire nulles. Je gère à vue.
- Mais tu es à la tête du pays le plus puissant du monde.
- Tout est devenu tellement compliqué aujourd'hui. La monstrueuse machine a oublié la simplicité des rythmes de la vie. Et puis, je n'ai plus d'ami qui pourrait m'épauler, me conseiller objectivement, me remonter le moral. Ceux qui me flattent attendent toujours quelque

chose en retour, quelque faveur ou passe-droit. D'autres guettent mon moindre faux pas pour tenter de m'écarter de leur insatiable ambition. Je suis immobilisé comme dans une camisole. Mon pouvoir se limite aux beaux sourires devant les caméras.

Dans le studio de Possum, Possum et Samba sont vautés sur la moquette devant la télévision, son coupé. Possum songe :

- Aujourd'hui, une bonne partie des hommes réduit le monde en compartiments reliés par un fluide qui s'appelle l'organisation.
- Moi, j'en choisirais cinq. Je mettrais : au-dessus le ciel, au-dessous la terre qui nous porte et nous nourrit ; au milieu la vie, les plantes, les animaux, les gens ; à droite les lieux, les montagnes, les plaines, le climat, l'eau qui court ; à gauche les choses, tout ce qui est fabriqué, qui n'existe pas depuis toujours.
- Nous, nous ignorons les cases étanches. Il n'y a pas de cloison. Tout est mélangé. Un seul contenant.

Le Président apparaît furtivement sur l'écran muet. Samba déclare :

- Lui, il met les choses au milieu. Beaucoup de choses. A côté, l'homme. Et puis terminé. Le père Bierganov, lui, seule la vie l'intéresse. Une seule case.
- Est-ce que tout le monde se sent différent ?
- L'amour rend les gens différents puisqu'il les assemble. L'amour sauvera le monde. Le développement des mariages inter-ethniques nous rend tous cousins. Alors les conflits disparaissent car l'ennemi n'est plus identifié.

* * *

Palmidore Toupilloux emmagasine quelques faits-divers. Ils décrivent la réalité dans son abomination. Ils reflètent la nature humaine dans la perversion du fait mais aussi de sa lecture. Qui est le monstre ?

Il apprécie particulièrement l'article qui raconte l'histoire d'une jeune fille qui, dans une ville de l'est de la France, allume les vieillards de son quartier avec sa minijupe, ses pulpeuses lèvres roses et son généreux décolleté dévoilant une opulente poitrine, pas encore siliconée. A la sortie de la supérette, elle les aguiche puis les fait courir sur les trottoirs puis dans les escaliers jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme, généralement avant le quinzième étage où elle est censée résider. Le troisième âge n'atteint que le premier ciel. Elle en profite pour nettoyer leur portefeuille. Lolita devient serial-killer à la vanille et aux mains propres.

Les faits-divers les plus singulièrement atroces laissent une marque indélébile dans le cerveau. Ils irriguent l'inconscient. Comme il n'y a pas de raison que ces images parasitent son seul cerveau, Palmidore se complait à narrer des faits authentiques à qui veut bien l'écouter.

Il se remémore un ancien entrefilet que lui racontait sa mère. En Autriche, un motard suit un camion chargé de poutrelles métalliques. Mal arrimée, l'une d'entre elles se détache et vient trancher la tête du malheureux motocycliste. Le deux-roues continue sa lancée, double même le poids lourd. Se voyant dépassé par un motard décapité, le chauffeur succombe à une crise cardiaque. Les deux véhicules vont s'écraser dans un village. Bref, le carnage.

Plus récemment, dans un terrible pénitencier mexicain, où la raison n'est plus perceptible, la guerre des gangs alimente la haine des détenus, elle-même nourrissant l'instinct de survie de chacun. A l'issue d'une rixe plus sanglante qu'à l'accoutumée, des prisonniers jouent au foot avec la tête qu'ils viennent de trancher à l'un de leurs ennemis.

Il y a peu, un reporter français décrit, à Groznyï, dans l'escalier d'un bel immeuble, le passage d'un gros chien blanc à larges taches noires. L'animal grimpe rapidement vers les étages supérieurs, dans sa gueule la tête d'une jeune fille (guère fait-divers, fait de guerre en fait).

Palmidore, natif du pays de monsieur Joseph Ignace Guillotin, se sent particulièrement impressionné par ces trois récits.

Une autre nouvelle concerne le fils d'une institutrice française en Colombie. L'enfant disparaît. Toutes les recherches sont vaines. Quelques mois plus tard, la mère retrouve son enfant par hasard dans la rue. Ces deux mains ont été tranchées. Il mendie sur la voie publique, installé là par des proxénètes de la misère. Le handicap apitoie. Les revenus en sont accrus.

Chaque année, l'itinéraire de mères accompagnant leurs très jeunes enfants à l'école, la plupart pour leur première rentrée, passe par une rue d'une autre confession. Elles doivent subir injures et crachats malgré la protection des forces de l'ordre. La scène se passe en Irlande du Nord, fragment de l'Europe démocratique et libérale.

Des faits-divers se passent même en été.

Cet après-midi, le Président assiste à la commission *Préservation de la mémoire humaine* aux Nations Unies. Son objectif est d'organiser le stockage des éléments essentiels du patrimoine culturel de l'humanité en un lieu inviolable tant par l'homme que par les puissances naturelles. Le dossier est déjà techniquement avancé. La Lune, endroit sec, sans activité particulière et surtout neutre, est apparue comme le lieu d'accueil idéal. De plus, en fonction de la phase du cycle lunaire, le site sera visible en tout point de la Terre. Le coffre-fort culturel sera ainsi surveillé par tous et sensibilisera les hommes au caractère commun de leur cheminement terrestre.

Donc le site doit être repérable tant par ses formes que par ses dimensions. Les débats sont toujours vifs :

- Le triangle isocèle constitue la forme première au-delà du trait. L'enveloppe du site pourrait être un triangle isocèle. La largeur du merlon reste à définir pour en assurer la visibilité.
- De la Lune, la Muraille de Chine peut être discernée, ce qui donne une idée de l'épaisseur minimale des ouvrages.
- Voilà une bonne idée, acquiesce le nouveau secrétaire général présidant la séance. Nous consulterons des architectes. Qu'allons-nous stocker là-haut ?
- La première question à se poser est : des originaux ou des copies ? Pour ma part, je pense que nous devons pouvoir profiter des originaux sur Terre. Je suis partisan de la copie.
- C'est évident, notamment pour des pièces musicales, des films ou des écrits.
- Ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'entreposer sinon des animaux naturalisés au moins leur photographie afin de conserver une manifestation de l'actuelle diversité de notre faune ?
- Non, non, il ne s'agit pas de constituer une arche de Noé muette. Nous travaillons sur l'héritage créatif des hommes.
- Comment tracer la frontière entre les objets culturels et les autres ? Entre des manuscrits médiévaux et des romans contemporains, entre des toiles de Rubens et des

- portes Senoufo, entre des partitions de Biber et des enregistrements de Brian Eno ?
- Mon cher collègue, vous touchez là l'éternel dilemme. Songeons aussi à Duchamp puis au Pop Art qui introduisirent le quotidien de la société de consommation dans les musées. Est-ce qu'un designer peut avoir sa place sur la Lune ? Le choix de ce que nous emporterons doit être indiscutable et indiscuté.
 - Mais l'histoire évolue et les critères d'appréciation aussi.
 - Essayons donc de miser tout d'abord sur les œuvres classiques, qui recueillent le consensus quant à leur qualité esthétique, leur témoignage historique, leur valeur patrimoniale. Si les créations trop contemporaines sont abordées, nous nous perdrons dans des dédales de discussions stériles à l'issue desquelles les meilleurs parleurs auront le dernier mot. Sans parler de la spéculation dérivée. Nos descendants pourront, dans quelques générations, organiser pareil transfert sur leurs critères propres.
 - Dans les civilisations de tradition orale et d'utilisation de matériaux éphémères, les vestiges sont rares. La préoccupation de la classification, de l'archivage n'est pas de mise car tout est stocké dans la mémoire collective, la plus pérenne qui soit. De même, les paysages sont conservés *in situ* sans souci particulier de préservation, eu égard à notre mode de développement.
 - Vous aurez certainement un travail de collationnement et de mise en forme tout à fait significatif.
 - Je propose que chaque sous-continent, pris au sens de la définition désormais usuelle, réfléchisse et propose une liste de ses éléments patrimoniaux majeurs, accompagnée des modalités d'archivage et du coût de réalisation afférent. Les avantages immémoriaux de la pierre gravée par rapport à tout autre support surgiront sans doute de manière récurrente, tout au moins pour les écrits. Pour faire simple, un volume moyen de cinquante mètres cube hors emballage par sous-continent paraît réaliste. Nous nous réserverons le droit de trancher pour équilibrer les représentations de chacun, annonce le secrétaire général.

- Pour alimenter votre réflexion, j'attire l'attention de l'assemblée sur les conditions particulières qui règnent à la surface de la Lune : écarts de température très importants et faible gravité. Une source d'énergie solaire peut cependant être prévue là-haut. Des capteurs et des émetteurs de signaux devront y être installés pour nous renseigner sur l'état de la cargaison.
- Et relayer des signaux à destination d'au delà de notre système solaire.
- Ne nous emballons pas. Réfléchissons déjà à la première étape.
- Bon, se réveille le Président, ce projet semble très intéressant mais qui va payer ? Il n'y a pas dix pays capables d'envoyer une mission de longue durée sur la Lune, il n'y a même qu'un seul pays qui a fait ses preuves. Je préfère vous dire tout de suite qu'il est hors de question que mes contribuables supportent seuls l'ensemble de l'investissement.
- Monsieur le Président, il n'en a jamais été question. Il existe, me semble-t-il, une station spatiale internationale, des lanceurs européens très performants et de grandes nations comme la Chine qui s'intéressent efficacement à la conquête spatiale.
- Oui mais c'est toujours pareil dans ces opérations internationales : les pays viennent dans les programmes pour piquer la technologie des nations les plus avancées. On connaît la musique.
- Certes, il faudra cadrer les collaborations entre nous, les contractualiser à travers des conventions strictes.
- Et puis, vous voulez donner la même part à chacun là-haut alors que certains ne débourseront rien du tout mais voudront, eux aussi, avoir leur place au musée de la Lune.
- Nous concevons ensemble un projet mondial d'intérêt universel qui doit sublimer ces préoccupations.
- D'accord. Mais si de vieux livres peuvent être archivés sur la Lune, pourquoi ne pas en profiter pour y stocker des déchets ? La place n'y manque pas.
- La juxtaposition d'un sanctuaire culturel et d'un dépotoir peut faire l'objet d'une rencontre spécifique consacrée au

financement de l'opération, soupire le secrétaire général. Je propose l'ordre du jour suivant pour la prochaine réunion plénière l'année prochaine : présentation par chaque sous-continent de ce qu'il souhaite acheminer, examen des projets d'architectes (nous nous occupons de lancer les consultations), premiers éléments financiers. En attendant, les groupes de travail se réuniront indépendamment chaque trimestre. La séance est levée. Merci et bon week-end.

Dans la voiture qui le ramène, le Président demande à son fidèle Jimmy Spencer :

- Dis donc, Jimmy, il faudra m'aménager une petite piaule, là-haut sur la Lune, au milieu de tout ce bric-à-brac, au cas où ça chaufferait trop par ici. Par contre, je prévoirai d'emmener mes propres bouquins.
- Je vais m'arranger mais un financement large de notre part s'imposera sans doute en compensation.
- Fais ce qu'il faut, la Lune est un peu à nous.

De retour à son bureau, le Président soupire en s'affalant dans son fauteuil :

- Il y a quand même des choses plus importantes que ce grenier lunaire à régler, non ?
- Nous sommes là pour vous épauler, Président, lui réplique Jimmy.

Samba et Possum pénètrent dans la fraîcheur d'une église.

- Les édifices religieux de toutes les confessions ont presque toujours été bâtis à l'emplacement d'anciens sites sacrés bien antérieurs à l'émergence des religions monothéistes. Car ces emplacements possèdent des propriétés particulières. Les sites sacrés sont les synapses des neurones universels. Ils articulent le réseau immuable que nul ne pourra rompre.

Dans une file d'attente ou en attendant le sommeil ou au volant, Palmidore tente de réduire le monde. Il clarifie ainsi ses idées, crée des liens, des raccourcis, met en évidence des pouvoirs évocateurs. Il souhaite s'approcher de l'essentiel pour mieux comprendre son entourage, extraire l'essence de sa connaissance, se détacher de toute complexité.

Dans les faits, l'exercice intéresse des thématiques plutôt futiles comme la composition de l'équipe de football idéale de tous les temps, la liste des cinq catégories cinématographiques avec leur film majeur, l'énumération des trois personnalités marquantes du rock par décennie, l'inventaire des dix plus grands hommes du vingtième siècle, le relevé des six plus beaux départements français qu'il ait visités ou, plus fondamental et difficile, les deux concepts essentiels des principales religions.

Par exemple, en toute simplicité, il réduirait, à ses yeux mais surtout à ses oreilles, toute la richesse de la création musicale en une universelle compilation : elle commencerait par le ressac, bruit terrestre liminaire sur une planète apaisée. Lui succéderaient des chants d'oiseaux, premières mélodies qu'écouterent les premiers hommes. Aspirant à les imiter, ils débutèrent ainsi la formidable histoire musicale. Pour l'illustrer, suivent quelques jalons choisis par Palmidore : chants des pygmées Aka, œuvres anonymes de la Grèce antique (suggérant à Palmidore un air frais et vierge échappé d'un tombeau enchâssé dans la poussière et l'abandon depuis plusieurs siècles), polyphonie de Maître Perrotin, suite pour instrument seul de Bach, orchestration impressionniste de Debussy, incantation mystique de Coltrane. Pour le présent, le temps n'a pas encore tamisé, le houppier se ramifie tellement. Palmidore hésite entre plusieurs pistes notamment liées au dodécaphonisme, à l'acousmatique, à l'utilisation des outils informatiques, à la fusion généralisée ou à l'immortalité de certains folklores. Chaque jour lui suggère une nouvelle décision. Puis, déroulant cette histoire longue de quelques milliards d'années et compressée en quelques dizaines de minutes, il en conclut :

- Finalement, le progrès n'existe pas.

Palmidore s'effraie avec des mots : agression, torture, massacre, charnier, tuerie, extermination, purification ethnique,

génocide, holocauste. Il pense aux familles des victimes extirpant la force de continuer et enfouissant leur désir de vengeance. Il pense aux enfants qui naissent dans les villes où se sont déroulées et où existent encore ces atrocités, aux amours qui s'y succèdent, aux rires et aux pépiements qui ponctuent les bruits de tous les jours, couvrant les terribles secrets qui hantent les familles ; Hiroshima, Nagasaki (sa lampe et son réfrigérateur réclament la même source d'énergie) ; Rwanda, Kosovo, Tchétchénie...etc. Et l'interminable liste ponctue l'Histoire, leur histoire et, parfois, les nôtres.

Le Président baille à la conférence sur le principe de perturbation permanente (ou théorie des 3P), développé par le professeur honoraire Stanislas Kodlowski.

Le professeur Kodlowski, venu de l'est, précise que le grand équilibre n'existe qu'à l'échelle planétaire. A plus grande échelle (type individuel), le régime permanent (ou climax dans d'autres sciences) au sens strict est théorique.

En effet, par ses fonctions vitales, un organisme obéit à différents processus : consommation d'énergie, production de déchets, entropie sur un plan purement physique, mais aussi mélancolie, tristesse, désespoir sur un plan purement émotif. Tous ces processus participent à l'inexorable altération individuelle.

L'éminent professeur Kodlowski a formalisé ce déroulement toujours compliqué, parfois tragique, des événements dans son principe de perturbation permanente. De la tartine qui, dès le matin, tombe à l'envers aux massacres guerriers, tout est consignable et redevable des 3P.

- Bon, on y va, soupire le Président en se dirigeant vers la tribune où il doit conclure.

Debout derrière le micro, il observe silencieusement le plafond de la grande salle du centre des congrès. Il fixe l'assistance :

- Mesdames et messieurs, cette salle, mon père l'a construite, de ses mains. Avec du ciment, de l'eau, des pierres, de la sueur. Il était ouvrier dans le bâtiment. Notre nation ne s'est pas construite avec des théories mais avec du travail et de la volonté. Je ne me réveille pas chaque matin en cherchant le sens de la vie. Les grands principes rassurent mais ils ne sont rien sans la peine et l'effort. Quant à la perturbation permanente, elle est ma hantise quotidienne car elle est bien réelle sur notre sol. A nous de la maîtriser. Je vous remercie.

Quelques applaudissements timides saluent le départ du Président.

Au fil des jours, Samba arrive à reconstituer la vie de monsieur Bierganov, comme un vieux puzzle qui a perdu de nombreuses pièces mais dont l'image peut être interprétée ou, plus contemporain, comme une mosaïque de pixels qui gagne peu à peu en résolution.

Entre deux clients, monsieur Bierganov et Samba se font chauffer au soleil, les yeux mi-clos, heureux de sortir de la torpeur de l'hiver. Samba écoute monsieur Bierganov :

- La vie de Damir Bierganov, ma vie, est un roman qu'il faudrait que j'écrive, le jour où j'aurai le temps. Mais en quelle langue ? Mon grand-père était au service du tsar de toutes les Russies. Fin 1916, il reçut directement et discrètement un ordre fou de l'impératrice Alexandra Fedorovna, ordre certainement soufflé par Raspoutine : il devait partir liquider Lénine dans son exil européen. Les services n'étant pas très organisés ou plutôt sérieusement désorganisés, mon grand-père paternel Miroslav Bierganov mit pas mal de temps à retrouver sa trace entre la France, l'Autriche, la Suisse. Au fil des jours, mon grand-père s'est rendu compte de l'inutilité de son geste face à l'inévitable montée bolchévique et aux idées finalement originales de Lénine. Et puis Raspoutine s'est fait assassiner. Et puis le tsar a abdiqué. Mon grand-père a alors senti le vent dangereusement tourner et il est rentré dare-dare à Moscou chercher sa femme et sa première fille (ma défunte tante), son voyage précédant de peu le retour de Lénine. Un jour, mon père est allé jusqu'à me confier qu'ils étaient tous les deux face à face dans le même compartiment du côté de Kiev, mais j'en doute fort. Son avenir russo-soviétique éminemment compromis, mon grand-père emmena sa famille en Turquie. Du voyage épique, ma tante, qui n'avait que deux ans à cette époque-là, m'a toujours assuré se souvenir : les grandes plaines, la haute cime noire des résineux, la neige qui commençait à fondre, les chevaux, le tintement des grelots, le hurlement des loups, la chaleur des auberges. Elle m'a plusieurs fois raconté son périple avec d'infinis

détails. Ils vécurent à Istanbul à l'aide des bijoux de famille dont ma grand-mère se sépara progressivement. Chaque boucle d'oreille, chaque bague apportée chez le bijoutier lui apparaissait comme un organe arraché mais pesait quelques mois de survie. La Turquie devenant moins sûre et les finances plus tendues, la famille se dirigea vers la France. Le grand-père dû alors se résoudre à travailler. Comme bon nombre de ses compatriotes, il devint chauffeur de taxi parisien. Tiens, voilà quelqu'un.

A la faveur d'une attente concomitante de rendez-vous, le repos se fait sur les fauteuils professionnels, pluie printanière oblige. Monsieur Bierganov s'exprime surtout en français, rarement en anglais, restreignant l'usage du russe à quelques interjections :

- Moi, je suis né en France à la fin de la deuxième guerre mondiale. A l'école, j'avais un peu de mal à respecter la discipline. J'appris à ne plus rouler les r. Ma scolarité en dents de scie mais à la pente positive m'a cependant offert un diplôme administratif respectable. Un jour, au cours de mes études supérieures, un camarade m'a fait un chèque d'un montant très important, avec de très nombreux zéros, pour rigoler. J'ai entendu dire qu'en vieillissant, il était devenu de plus en plus stupide, alors j'ai bien envie de le toucher ce chèque avant qu'il ne casse sa pipe. Tiens regarde, je l'ai toujours dans la poche au cas où. Il n'avait même pas mis la date. De tout perdre pourrait le remettre sur un chemin plus respectable. Mais cette banque a peut-être fait faillite. Voilà quelqu'un. Va vite, Samba.

Une pluie fine chasse Samba Gaya et Damir Bierganov du trottoir où ils se reposaient entre deux clients. Monsieur Bierganov propose une cigarette à Samba tout en lui parlant :

- Mon père est mort trop jeune au cours d'un tournoi de roulette russe. La communauté avait coutume de se retrouver. Tout le monde mangeait, les grands buvaient durs et après,

la tradition de la roulette russe faisait crier les femmes - surtout les françaises de souche - et pleurer les enfants. Les hommes excités et en sueur, se mettaient torse nu ou gardaient leur maillot de peau, puis, en tremblant plus ou moins, ils appliquaient le cylindre glacé sur leur tempe. Le décès de mon père a sérieusement calmé la tradition. Il y eut des enquêtes, des interrogatoires, les inspecteurs français n'ont rien compris ! Après les obsèques, nous n'avons jamais revu les compatriotes. Tiens, Samba, voilà monsieur Kantorovitch.

Au cours d'une matinée bien calme, Samba offre une cigarette à monsieur Bierganov, heureux de pouvoir discuter dans sa langue maternelle mais aussi de pouvoir parler de lui :

- J'ai travaillé comme agent administratif dans un gros machin international à Genève, en Suisse, un petit pays montagneux du cœur de l'Europe, propre mais plein de langues. Convaincu, cet organisme versait - et verse toujours - des aides financières aux pays du Tiers-Monde pour construire des barrages, des autoroutes, des usines. Quand j'ai commencé à aller sur le terrain pour des petites missions, je me suis rendu compte que la seule chose que nos éminents experts et ingénieurs avaient oublié, c'étaient les gens qui vivent sur place. Juste les populations locales. Voyant cela et fort de mon pouvoir financier, j'ai commencé à bricoler en versant des subventions déguisées à des mouvements alternatifs, à des organisations de guérillas. J'y ai même participé physiquement avec les sahraouis, les touareg. J'ai bien connu Mano Dayak. Tu sais, Samba, quand des idéaux te tenaillent au corps, il faut essayer de les respecter. Et essayer de vivre à hauteur d'homme, ni trop haut, ni trop bas. Damir signifie Vive la Paix. Mes écarts et mes excès découverts, je me suis simplement fait virer afin d'éviter tout scandale. J'ai ramassé un bon paquet de francs suisses. Tiens, Samba, voilà quelqu'un. On dirait un nouveau client, non ?

En attendant les clients, monsieur Bierganov, Samba et Angelina, une jeune stagiaire d'une école professionnelle voisine, apportent trois chaises sur le trottoir. Ils s'assoient dehors, profitant du soleil printanier. Tandis que monsieur Bierganov raconte, Samba observe les ongles des orteils d'Angelina : les vernis fluorescents s'y déclinent en jaune, vert et orange. Avec tous ses ongles, elle pourrait presque faire trois arc-en-ciel.

- Avec mon pactole - dont je t'ai parlé la dernière fois, Sam -, je me suis installé comme artisan peintre. Je faisais des fresques mais dans le canton, cela ne marchait pas fort. Les habitants préféraient des toiles, plus manipulables et adaptées à la taille des coffres ! J'ai alors ouvert un restaurant en France, que j'ai moi-même décoré, Place Rouge et taïga, zakouski et kacha. J'ai fait de bonnes affaires car j'utilisais de bons produits. Je travaillais avec des fournisseurs et des agriculteurs locaux. Au moment des graves crises de sécurité alimentaire, je faisais analyser mes produits, veillant à l'absence de résidus de pesticides, d'organismes génétiquement modifiés (des chimères, devrait-on dire) et toute cochonnerie en vigueur à cette époque. Un jour, certains résultats montraient de sérieux dépassements des seuils de détection sur des légumes et de la farine. Une autre fois, sur du jarret. De très indésirables saletés polluaient mes petits plats, mettant en péril la santé de mes clients. Voilà quelqu'un. Je vous raconterai la suite plus tard.

Monsieur Bierganov ne raconte jamais sa vie devant les clients, peut-être parce qu'ils la connaissent déjà par cœur.

Un curieux vent froid venant du nord incite Samba, monsieur Bierganov et Angelina à rester à l'intérieur. Samba savoure ces moments de repos privilégiés avec son patron :

- Classiquement, les journalistes se sont acharnés pour dépecer ma petite réussite. J'ai perdu des clients. Je me suis tourné vers mes détaillants de denrées alimentaires, puis vers

les agriculteurs. Eux-mêmes ont attaqué leurs fournisseurs de semences, d'engrais minéraux, de matières organiques ou d'aliments. Après avoir soigneusement remonté la filière, tous les partenaires locaux, dont je faisais partie, ont intenté un procès à une *world company* à l'origine de tout ce cirque. Notre cabinet d'avocats était censé se rémunérer sur les seuls gains du procès. C'est pour témoigner que je suis venu dans ce pays. Mais la horde de *lawyers* de mes adversaires, grassement payés à la journée eux, n'ont fait qu'une bouchée juridique de nous, malheureux et naïfs européens. D'autant qu'ils creusèrent mes origines russes et le passé de ma première et dernière épouse, volcanique napolitaine, dont les oncles, émigrés à Chicago entre deux guerres, manquèrent plutôt de discrétion eu égard à leurs activités soit disant révolues. Sur la paille, ayant tout perdu, même ma femme et surtout ma réputation, j'ai entamé une nouvelle conversion et sans doute la dernière avant ma mort, surtout pas de retraite. Il faut toujours avoir une charge sur les épaules pour se redresser dessous. J'ai pu obtenir des papiers avec les fameux oncles par ex-alliance et rester là, discrètement, sans faire parler de moi. Hé, Samba, debout, tu dors : voilà deux clients.

Profitant des pauses entre deux clients, monsieur Bierganov a toujours quelque chose à exposer, en français, à Samba. Aujourd'hui, Damir Bierganov s'adresse à Samba d'une voix plus faible, sur un ton presque confidentiel. Ils sont dehors, Angelina termine une coupe-shampooing à un habitué.

- J'ai reçu une étrange correspondance aujourd'hui en provenance de Touggourt en Algérie, pas très loin de chez toi. Elle est curieusement signée Youri Gagarine. Son contenu précise que, forcé de disparaître du fait de sa vie dissolue, à l'occidentale, Youri Gagarine s'installa en Afrique du Nord (Damir Bierganov lit la lettre écrite sur du fin papier par avion ou reformule ou interprète ou raconte la complexe aventure). Il ne dût la vie sauve qu'à un rapport caché par lui et expliquant que sa révolution autour

de la Terre, le mercredi 12 avril 1961, n'était pas la première : avant lui, l'histoire spatiale soviétique est jonchée de nombreux cadavres dont son ultime prédécesseur, le vendredi précédent, le fils du constructeur Ilyouchine. A l'époque, après avoir reçu de sérieux avertissements des autorités soviétiques sur son comportement, Youri déclara que sa mort réelle livrerait cet explosif rapport à la face du monde, un notaire suisse du canton de Vaud en étant dépositaire. Youri l'a averti de ne rien faire le jour de sa disparition officielle dans un accident d'avion. Apparemment, il est resté en contact avec son successeur. Aujourd'hui, Youri souhaite, comme tout vieux spationaute, redevenir star. Dans son message, il ajoute que, ayant fui les soviétiques et l'Europe, ayant résidé en Suisse et ayant fait un procès aux américains, je lui semble être l'homme parfaitement indiqué pour sa réhabilitation. Il aurait entendu parler de moi lors de mes agissements dans le Sahara. Tiens, Samba, va donc t'occuper de monsieur Magneto.

Depuis la réception de ce curieux message, monsieur Bierganov réfléchit à la façon de ressusciter le cosmonaute soviétique et ne parle plus que de son projet, songeant même à impliquer Samba lors de son retour chez les siens pour un transit transsaharien du cosmonaute à dos de dromadaire. Mais est-ce sérieux ? Damir Bierganov ne va-t-il pas encore au devant de troubles ennuis ? Samba ne connaîtra jamais le dénouement de cette affaire.

Quand il rentre voir ses parents, au cœur de l'Anjou, Palmidore se balade le long de la brune Mayenne, profitant de la servitude de marchepied. Peu de promenades sont possibles au milieu des espaces cultivés.

En cheminant, Palmidore se remémore le premier accident cardiaque de son père. Il restait debout derrière la vitre épaisse et grasse à la hauteur des fronts et des mains d'enfants. Les odeurs allopathiques et les bip-bip des monitorings n'arrivaient pas à le solliciter. La gorge sèche et nouée, comme un vieux cep de vigne, il se disait : « Non, pas déjà, on n'a même pas discuté, on n'a jamais rien fait ensemble ». Quelques jours sans sommeil après, au rétablissement de son père, tout est redevenu comme avant. Les évolutions climatiques, le chien de la voisine, la dernière prestation des champions du monde, l'augmentation du prix de la baguette, la grève des chauffeurs d'avion et les problèmes de parking ont à nouveau constitué l'essentiel de leur relation (Palmidore lui dira enfin qu'il l'aime en glissant un petit mot dans son cercueil).

Palmidore croise un couple d'anglais dûment harnaché (couvre-chef, sac au dos, appareils photo, chaussures Chimborazo...) qui, ayant délaissé son bateau, arpente le chemin de halage. Une carte plastifiée de la France à l'échelle du un millionième autour du cou de l'homme guide leur randonnée pédestre.

Devant la maison de l'écluse numéro huit, il entend l'éclusier enguirlander son tout jeune fils (son père, éclusier lui aussi, ronchonnait sans arrêt) :

- Non mais tu as vu ton bavoir dans l'état que tu l'as mis !
On dirait un Picasso !

Un troupeau de bovins paît tranquillement. Palmidore se souvient de son vieux voisin qui lui avait jadis enseigné la vache, la mane, la vachette, la taure, la génisse, la tersonne, la velle, le veau, le bourret, le doublon, le broutard, le culard, le taurillon, le taureau, le châtron, le bœuf et quelques autres appellations, plus ou moins vernaculaires, mais ayant déserté sa mémoire. Il pense aux Massaïs révoltés par l'abattage massif des animaux en Europe à la moindre épidémie (car sans doute encore traumatisés par l'épizootie de peste bovine, apportée par des militaires italiens à la fin du dix-neuvième siècle, qui ravagea leurs troupeaux). La réflexion de Palmidore

bifurque vers les armes bactériologiques destinées à décimer le bétail ou les cultures afin d'affamer une nation. Et si tout avait été provoqué ?

Il se souvient aussi de cet éleveur de porcs, non loin de ce vieux pont de pierre, qui se déguisait en femme devant son commis. Travesti près de la gare d'Angers, il avait fini poignardé par un représentant syndical. Les éleveurs acquièrent le caractère de leurs animaux.

Le père Branlard a dû mourir depuis le temps. Il convoquait régulièrement l'expert des assurances agricoles pour tenter de se faire rembourser sa mauvaise récolte (car, après plusieurs passages de produits phytosanitaires ou un doublement des doses d'azote, il ne restait plus grand chose dans sa parcelle de blé). Il accusait la tempête, la grêle, les criquets, les fournisseurs, les voisins mal intentionnés, les sorts. Mais la même réponse tombait, implacable, indiscutable et définitive de la bouche de l'expert :

- Il n'y en a pas assez de baisés.

Sa femme, la mère Branlard, vantait régulièrement la bonne éducation de son chat qui mangeait avec sa patte droite. Sa figure était tellement rose qu'on avait peine à la distinguer des hortensias devant lesquels elle aimait à se reposer.

Palmidore se réjouit du bocage par endroits restauré - il déplore, en revanche, l'irréversible prolifération des lotissements aux lots minuscules - et de l'entretien doux désormais accordé à la ripisylve.

Sur certains talus, il retrouve, çà et là, des coquelicots et des bleuets, si rares dans sa jeunesse. Dans les airs, le héron cendré l'honore de fréquentes apparitions.

La bête histoire du mille-pattes que lui contait feu sa grand-mère lui revient en mémoire : un jeune mille-pattes, en pleine croissance, grandissait mais ses pauvres parents ne pouvaient remplacer régulièrement toutes ses chaussures. Porteur d'ampoules en nombre sans cesse croissant, le myriapode illuminait la nuit chaque jour un peu plus. Ainsi naquit le ver luisant.

Des cohortes multicolores se succèdent sur le sentier selon un rythme et une vitesse variables. Coureurs et cyclistes en, respectivement, jogging et VTT, professionnellement équipés, frôlent fréquemment Palmidore, manquant même parfois de le précipiter à l'eau. Les rares pêcheurs rouspètent contre ces sportifs de la terre ferme mais aussi contre ceux des eaux, circulant en canoë vert pâle. Les conflits d'usage, déjà vifs dans sa jeunesse, semblent n'avoir de cesse de croître encore.

D'autant que la nature s'en mêle avec l'arrivée des cormorans qui, las de se chauffer les ailes au sommet des peupliers, descendent régulièrement chasser les poissons aux nez et aux bouchons des pêcheurs excédés. Avec également la renouée du Japon, plante envahissante, qui n'hésite pas à proliférer à proximité immédiate de l'emplacement du tabouret.

Seul le peintre semble éloigné de toutes ses préoccupations. Silencieux et concentré derrière son chevalet d'anniversaire, il barbouille toile ou papier afin d'agrémenter le papier peint de ses beaux-parents.

Il pleut depuis plusieurs jours. Les moyennes sont largement dépassées. Plus que la hauteur d'eau, la durée des précipitations est exceptionnelle (occurrence centennale). Le Président dit à Jimmy Spencer :

- Et si la pluie faisait le ménage ? Comme Noë, Ararat et compagnie. Le futur accusera la nature, les éléments, théoriserà sur l'eau source de vie, l'eau source de mort.
- Oui mais les écologistes accuseront tout simplement le réchauffement de la planète.
- Tu as raison. Stop la pluie ! crie le Président à la fenêtre.

Et la pluie s'arrête.

Pour passer outre son irréductible compassion envers les clients qu'il côtoie, Samba décide de changer de tactique.

- Dites donc, patron, où est ce qu'ils vont tous les débris de cheveux ?
- A la poubelle, mon vieux. Dans le temps, les cheveux les plus longs étaient récupérés puis travaillés. Maintenant, les gens ont les cheveux courts. Les gamines, elles se font couper les cheveux de cinq centimètres maximum à chaque fois. Impossible d'en tirer quelque chose. Aujourd'hui, il n'y a guère qu'au Chinatown qu'ils récupèrent les rares cheveux un peu longs qu'ils dénichent. Le cheveu asiatique se tient bien, il est recherché.

Ponctionner dans les poubelles de tous les concurrents de Damir Bierganov va accélérer sa récolte. D'autant que Possum est prêt à lui donner un coup de main. En voiture, même si elle est la cause de tous les malheurs de Samba et des siens, même si Possum a mal devant chaque station service (car il ressent, à chaque plein, la genèse du pétrole - tant de temps, tant de cadavres, tant de conflits -, car il se préoccupe des enfants qui devront nécessairement fonctionner autrement, quand ils seront au pied du mur, trop tard. A moins que les siens retournent dans le bush. Prédateurs d'énergie. Carnassiers fossiles. Je ramasse, après moi le déluge).

Samba et Possum organisent quelques virées nocturnes parfois puis plus fréquemment en dehors de l'état. Possum contacte même quelques compatriotes de la côte ouest pour élargir le champ d'action. Ils s'intéressent exclusivement aux coiffeurs pour hommes.

La récolte est efficace. Leur amitié et leurs convictions leur font oublier l'horreur du projet. La tâche de ramassage semble si futile.

Aujourd'hui, il décide d'attaquer fort : se faire les poubelles du palais présidentiel et du Congrès. Car, au Congrès, un coiffeur attitré officie selon un protocole bien établi. Là, Samba et Possum vont être efficaces.

Le soir, ils vident leur récolte nocturne ou matinale dans la baignoire et font un premier tri, isolant les fragments de kératine des mèches, écartant les cheveux roux et ceux d'enfants, plus fins.

Palmidore rêve à sa fenêtre : Mais quelle est donc cette étrange climatologie ? Un brouillard tout simplement ou l'amorce d'une tempête à naître dans l'océan avant de dévaster des îles où vivent de jolies femmes parfumées n'existant que pour l'amour ?

La pluie suit. Elle tombe maintenant depuis plusieurs jours, sans discontinuer sur tout l'ouest du pays. Après avoir atteint le *plenissimum flumen*, l'ensemble du réseau hydrographique déborde. Les eaux envahissent les prairies, les cultures, les villages et puis les villes. Les habitants sont évacués. Ceux d'en haut, sur les reliefs même modestes, sont secs et saufs. Chez ceux d'en bas, une solidarité s'installe, réelle mais toujours temporaire : dans ces moments, tout le monde se parle, certains s'aident même, comme dans les films catastrophes. Et puis quand tout rentre dans l'ordre, tout redevient comme avant : chacun chez soi, l'Etat pour tous. Et encore des permis de construire sur les terrains à peine détrempés. Et les ingénieurs persistent à effectuer leurs calculs hydrauliques à partir de statistiques périmées.

Palmidore quitte sa fenêtre.

- Ce n'est pas avec une météo pareille qu'on va avancer.

Au lycée de Lee, une nouvelle élève est arrivée. Estrella vient d'un pays d'Amérique du Sud. Avec une nouvelle vague de procès qui commence dans son pays, son père, inquiet, a jugé opportun de changer de lieu d'habitation. Son poste important là-bas et ses relations solides ici lui ont permis d'obtenir facilement un visa pour sa famille et lui-même. La peau mate et fine d'Estrella, ses grands yeux noirs et ses longs cheveux bouclés dégagent une chaleur qui ne laissent pas Lee, le fils du Président, indifférent.

Un jour, Estrella lui dit :

- Ce n'est pas parce que nous sommes des enfants de salauds qu'il faut que nous soyons malheureux.

Après les cours, ils aiment s'asseoir devant le grand bassin. Au fil des jours, leurs mains se rapprochent :

- Tu sais, j'aimerais retourner chez moi, j'y ai tous mes amis. Et mon pays est tellement beau. Il fait plus chaud qu'ici.
- En été, il fait meilleur que maintenant.
- Je ne me plais pas ici. Je n'y serai jamais chez moi. Viens avec moi.

Lee frissonne. Le bonheur mais aussi la peur de tout laisser, surtout Iha.

Aujourd'hui, Estrella offre à Lee une photo ratée d'une personne qu'il n'a jamais vue.

- Qui est-ce ? interroge Lee.
- Tu ne la connais pas mais elle m'est chère. Garde la.

- Tiens Samba n'est pas encore là aujourd'hui ? s'interroge monsieur Bierganov.
- Non, non. Il n'est pas arrivé. Il avait l'air fatigué ces jours-ci. Il ne devrait pas tarder, ce n'est pas dans ses habitudes d'être si en retard, lui répond Angelina.
- Ses habitudes ? Mais cela fait à peine un trimestre qu'il travaille avec moi. Tiens, bonjour Vladimir Vassillievitch Dokuchaev. Vous n'êtes pas en retard vous au moins. On fait les ondulations marcel comme d'habitude ?
- Comme d'habitude, Damir, comme d'habitude, acquiesce monsieur Dokuchaev, souriant et satisfait en s'installant devant la glace.

Samba est debout sur le pont, le dos à la proue. Face au vent d'ouest, la tête inclinée à quatre-vingt-dix degrés vers l'arrière. Le vent s'engouffre directement dans ses narines. Les embruns titillent ses muqueuses. Une demi-lune ensemence l'océan de spores phosphorescentes. Le paquebot le conduit à travers l'Atlantique. Comme passager cette fois-ci grâce à l'argent gagné et à une ultime aide de Possum. Au moment d'embarquer, de quitter ce continent, où il n'est resté que quelques semaines, Samba a expédié un quatrième colis chez un ami à Tiougouné. Au cours de ces trois mois, il n'aura eu qu'un seul employeur et un seul ami. Et Angelina qu'il n'aura fait que regarder.

Dans le bateau, beaucoup de passagers sont malades. Les hôtes, sachets en main, se pressent. L'une dit :

- Il y a de plus en plus de tempêtes depuis quatre ans.

Pour une fois, ce matin, Palmidore Toupilloux se souvient bien de son rêve. Durant son sommeil, il a observé quatre hommes et une femme blessés au sternum. Une petite forme végétale ou animale devient matrice par laquelle surgit un corps entier. Celui-ci bâtit une serre dans laquelle poussent des fleurs qui contiennent des fœtus. Ces divers événements ont favorisé l'émergence d'une civilisation à tendance gréco-romaine où l'homme jouit de sa liberté sous réserve de l'asservissement de quelques individus en esclavage, en l'occurrence nous.

Aujourd'hui, la mémoire de Palmidore est encore imprimée de l'image apportée par la nuit : des hommes vêtus d'une longue robe en lourd caoutchouc noir sont debouts dans l'eau d'une lagune jusqu'à mi-cuisse. Leur tête est entièrement protégée par un masque noir à long bec. Une corbeille repose au sommet de leur crâne. Dans celle-ci, d'un geste habile témoignant d'un savoir-faire ancestral, ils lancent des appâts pour attirer des oiseaux de mer particuliers. Quand l'un d'eux se risque dans la corbeille, l'homme sous-jacent l'attrape d'une main sûre et gantée puis place le volatile dans un sac en toile de jute. Sans doute leur chair est-elle délicieuse pour justifier pareil comportement.

En se réveillant, Palmidore entend encore le bruissement de l'insecte vert et bleu dont il a rêvé. Après un vol dans sa chambre, l'insecte disparaît dans la chaudière et devient une informe patte molle. Celle-ci poursuit Palmidore. Il arrive à l'emprisonner dans une cocotte-minute mais le couvercle est trop grand (car l'ustensile a été emprunté à un marchand de vêtements qui avait interverti les couvercles de plusieurs modèles). Palmidore file chez le commerçant. Il est en train de fermer mais consent à fournir le couvercle du bon diamètre. Une vendeuse y ajoute quatre cuillerées de miel et deux poignées de gelée royale spéciale Deluxe destinées à chasser les formes informes. Pour stocker l'ensemble au cours de son trajet, Palmidore place le tout sur sa tête. Alors qu'il revient chez lui, le réveil le tire de son sommeil.

Palmidore Toupilloux, comme à son habitude lorsque la mémoire ne lui fait pas défaut, évoque son rêve en se rasant : il est sur un parking grec. Deux gros types, en maillot de peau réglementaire, au volant de petites voitures type Fiat se poussent. Le premier est bloqué par une pierre. Les deux hommes, grossissant encore, sont peu à peu mais

irrévocablement coincés par leur volant. A proximité, une famille observe la scène en riant. La mère ressemble à une sorcière. En est-elle une ?

La peau de Palmidore semble le gratter, comme si le sable de son rêve l'irritait encore. Caché derrière un éperon gréseux dont le sommet disparaît dans l'atmosphère agitée, il regarde des troupes exténuées se dirigeant à travers le désert vers un hôpital de campagne bondé. Pourtant, leurs uniformes rouges et beiges semblent flambant neufs. Des bruits stridents semblables aux cris de milliers d'enfants accompagnent les rafales de vent de sable de plus en plus violentes. Des femmes, vêtues de grandes robes noires ornées de liserés mauves, s'abritent derrière des rochers arrondis. Durant son observation, Palmidore s'est fait voler sa voiture neuve. Un indigène interrogé lui avoue avec le sourire que son véhicule est déjà parti par la piste du nord. Deux gros avions militaires réussissent à décoller en même temps. Les piles fatiguées de l'appareil photo de Palmidore lui interdisent d'immortaliser ses visions.

Cette nuit, un canon à roses a agrémenté les rêves de Palmidore. Il faisait aussi office de tronçonneuse (inutile pour déboucher la gouttière). Une petite fille de retour des étoiles se repose dans la frondaison d'un grand chêne vert. A proximité, confortablement installé entre trois branches, Palmidore lit un livre d'anciens haïkus japonais, traduits en français par un ecclésiastique d'origine berrichonne. Absorbé par sa lecture mais tiraillé par le sommeil, il tombe de l'arbre et se blesse dans sa chute, chute en fait fortement influencée par la petite fille. Elle grimpe alors au sommet de l'arbre et dirige son bleu regard vers le ciel. Ecartant les nuages, son dauphin accompagnateur arrive dans sa belle bulle d'eau. La fillette accrochée à son aileron retourne d'où elle vient.

A la pleine lune (dehors et dedans), un homme court nu dans la forêt, branchettes et épines lacèrent sa peau, dessinant d'harmonieux motifs. Attiré par le sang et las de se nourrir de maïs, un loup le pourchasse. La poursuite dure une bonne partie de la nuit au milieu de grandioses essences réparties sur une molle topographie. Et puis, acculé au bord d'une falaise, l'homme se retourne doucement, haletant, son corps luit sous la lumière bleutée de l'astre nocturne. Le loup aussi s'est arrêté, la langue pendante, il observe l'homme de ses yeux

jade. Cette phase scrutatrice mélange curieusement la peur et le respect. Et, au passage zénithal d'un satellite de communications, ils s'élancent. D'un bond vertigineux, l'homme atteint une haute branche d'un chêne séculaire qui en a vu d'autres. Il y restera jusqu'au réveil de Palmidore.

Son rêve récurrent reste le flottement. Palmidore s'élève en l'air d'un saut puis ne retombe pas. Il plane simplement pendant plusieurs décimètres à une altitude variable. Fréquent et universel rêve d'Icare.

Un autre rêve lui revient parfois. Enfant, il le faisait souvent. Il le refait depuis peu. Il voit une forme oblongue, vaguement anthropoïde, sombre, crevassée, tarabiscotée, comme une vieille souche, martelée par les années. Lui succède une forme identique, lisse, polie, blanche, à texture d'ivoire. Les images s'enchaînent selon une lente alternance de métamorphoses réversibles.

Gamin, il rêvait d'une galette des rois où les fèves étaient tellement nombreuses qu'il ne pouvait même pas la croquer.

Il se ressasse ce qui, hélas, n'était pas un rêve mais qu'il ne peut se résoudre à injecter dans sa rubrique des faits divers :

- Dans notre cour, quand j'étais petit, une petite mare accueillait une grenouille et trois roseaux. J'y jouais souvent avec ma sœur. Un jour, j'avais bien moins de dix ans, ma petite sœur a glissé dans la mare. Je suis resté pétrifié, immobile, debout sur la petite rive. Ma mère nous a appelés puis a hurlé puis s'est précipitée dans la mare d'où elle a extirpé ma sœur inconsciente. Elle l'a rapidement allongée sur la table de la cuisine. Quand le médecin est arrivé, elle avait déjà repris connaissance. Toute ma vie, je me souviendrai de la correction que m'ont infligée d'abord ma mère, puis mon père. Je raconterai ainsi à Nicomède. Je dois lui raconter.

En déjeuner de consultation restreinte, un conseiller lance :

- Président, un nombre de plus en plus important de femmes rejoint le mouvement de la grève de l'amour afin de lutter contre la violence des hommes.
- Je sais, j'en ai vu quelques unes sur ma pelouse l'autre jour. Rassure toi, ça va bien finir par les démanger aussi. C'est une très vieille histoire qui ne date pas d'hier !
- Mais, Président, le taux de natalité tend déjà à devenir inversement proportionnel à l'augmentation de toutes les maladies sexuellement transmissibles. Nous n'avons pas besoin d'un tel événement.
- Attendons encore. De toutes façons, que peut-on faire ?
- Communiquer sur l'harmonie conjugale, les bienfaits de la cellule familiale, ciment de notre société.
- D'accord. Tu feras travailler la boîte de Bill.

Un autre conseiller teste une idée dans le domaine de l'environnement :

- Président, pour réduire le coût croissant de l'assainissement, il nous semble intéressant de créer une taxe sur les personnes obèses qui mangent trop et excrètent trop ou alors sur les produits alimentaires les plus incriminés. Cette mesure aurait également un impact sur les consommations de savon, de tissus, d'énergie pour les transports...
- *Excreto ergo sum.* Il vaut mieux réduire les contraintes qui pèsent sur le traitement des eaux usées et assouplir les normes de rejet. Notre travail consiste à donner aux citoyens les conditions pour s'épanouir, ainsi qu'à nos entreprises du secteur de l'agro-alimentaire les moyens de se développer.

Un conseiller stagiaire développe son illumination :

- Président, pour lutter contre le chômage, il faut réduire le nombre de demandeurs d'emplois.
- Bravo, heureusement que vous êtes stagiaire sinon vous ne percevriez pas votre salaire pour raconter des âneries

- pareilles !
- Attendez, Président, il suffit que moins de gens aient besoin de travailler. Un seul salaire ou deux salaires à temps partiel devraient pouvoir subvenir aux besoins vitaux, en baissant la pression fiscale sur les classes moyennes et en maîtrisant les prix des denrées de base. Et puis le travail ne doit plus être érigé comme une valeur fondatrice de notre société.
 - Et en route vers une civilisation d'oisifs. Vous savez où elle nous amène l'oisiveté ? Elle remplit les prisons. Au moins, au travail, ils pensent à autre chose et quand ils rentrent chez eux, ils sont trop crevés pour faire n'importe quoi. T'es bien un gamin toi ! Rêveur et insouciant. Tu t'es trompé de parti. La pâte humaine est comme elle est et j'en suis le boulanger. Passe moi plutôt encore un peu de haricots blancs.

Peu à peu, l'arbre se fatigue de l'insatiabilité du lierre. Il dépérit puis entraîne le lierre dans sa lente décrépitude. Et ils meurent tous les deux.

Entre la colline rouge (dont l'ascension est interdite en dehors des périodes d'initiation) et la grande plaine, au dernier quartier suivant le solstice d'été, Samba et maître Wa sont réunis pour la terrible cérémonie. Leurs corps sont ornés des couleurs sacrées : blanc, noir et rouge. Les hommes chantent un hymne venu du fond des âges et dansent au rythme des voix, des pierres et des bois frappés. Un petit feu, ceint de pierres rondes et patinées, est allumé, deux imposants rochers le protègent. Maître Wa jette quelques poudres colorées dans les flammes. Elles provoquent des étincelles, une fumée bleue, une fumée orange.

Par moment, dans la nuit, des mouvements semblent déplacer les étoiles comme si la cérémonie remontait le temps, retrouvait la cosmogonie des origines. Les braises chaudes s'envolent, tourbillonnent haut dans le ciel, propulsées par un courant ascendant, comme un effet de fœhn reliant le visible et l'invisible.

L'aube point à l'horizon, l'ombre coupe la scène en deux : une partie éblouie par la lumière du soleil naissant, l'autre dans l'obscurité de la colline.

Maître Wa demande à Samba d'apporter les éléments. Un simple carton de bières regroupe tous les échantillons récoltés et triés : des milliers d'individus personnifiés là, dans cette boîte. Dedans, des bons côtoient certainement des méchants, mais personne n'étant ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant - comme l'ombre et la lumière se partagent le décor, séparées par une limite en mouvement -, les remords ne détrônent pas la détermination des acteurs. De toutes les façons, il est trop tard. D'après les consignes de Samba, les femmes en sont absentes (les valeurs des femmes semblent moins nuisibles que celles des hommes), les enfants aussi.

Aucune culpabilité n'altère les gestes des hommes. Le projet, motivé et réfléchi, est bientôt accompli. La mission de survie a nourri Samba durant de nombreux jours. Samba ouvre le carton et le tend à maître Wa. Maître Wa le retourne rapidement dans le feu en récitant des incantations, décelées par le seul mouvement de ses lèvres.

Après l'âcre odeur et les crépitements, Samba
s'écroule. Il était aussi dans le carton.

Il fait chaud et lourd en cette soirée du 15 messidor. La canicule, succédant aux intenses précipitations, dure depuis de nombreux jours déjà. Palmidore n'arrive pas à dormir. Il pense : « Comme on donne aux associations de lutte contre le cancer qui nous rongera, est-ce que s'adonner à la chose religieuse me fera gagner une place au paradis ? ». Il se tourne, se retourne, ouvre la fenêtre, se recouche, observe les lumières filtrées par ses volets à peine fermés. A la fin de la nuit, le tonnerre gronde. Palmidore appelle Nicomède :

- On y va.
- Il est tôt mais d'accord.

Les deux hommes doivent partir chacun de son côté, accomplir la mission qu'ils ont patiemment organisée.

Une fois terminé, Nicomède rentre chez lui. Ne plus voir Palmidore avant six mois.

Nicomède a couru, il a chaud, il est surexcité. Vite un whisky. L'Islay brûle sa gorge irritée par la course. Un petit peu d'eau va l'adoucir. Il fait couler le robinet pour qu'elle soit plus fraîche.

- Glou, glou, boit Nicomède.

Le verre tombe sur le carrelage noir et blanc de la cuisine. Le corps de Nicomède le suit très peu après en s'affaissant sur le dit carrelage.

- Ça a marché, chuchote Nicomède avant de se taire.
- Braoum, poursuit l'orage.

Devant les boîtes aux lettres, au moment de quitter son immeuble, Palmidore rencontre Lila, sa voisine du dessus qui part travailler, matinale. Il croise son doux regard. Elle lui sourit comme à son habitude :

- Dites donc, ça n'a pas l'air d'aller ce matin !
- Vous pouvez pas savoir.

Une boule se coince dans le larynx de Palmidore. Elle dit :

- Je me dépêche. Excusez-moi. Je vais travailler. A ce soir ?

- A ce soir. Je vous emmène dîner, lance hardiment Palmidore dans un sursaut qui l'étonnera encore des années plus tard.
- Pourquoi pas, lui répond Lila.

Quatre à quatre, Palmidore retourne dans son appartement et se débarrasse des doses bactériologiques dans son four micro-ondes. Il le lance à fond. Trop tard pour rappeler Nicomède. Lui courir après ? Une nouvelle angoisse lui serre la cage thoracique. Trois ou quatre cachets et au lit. Il entend à peine la sonnerie finale du four micro-ondes.

En cette veille de fête nationale, ce soir, le Président est fatigué. La chaleur est pesante. La fraîcheur de la nuit ne veut pas pénétrer à l'intérieur du bureau présidentiel. Le bourbon semble rendre ses forces au Président. Passablement éméché, il peste dans son bureau, seul avec Jimmy Spencer :

- J'en ai marre de tous ces traîne-savates qui ne pensent qu'à venir tout casser ou roupiller ici. J'ai déjà assez de soucis avec les kamikazes. Tout le monde se plaint. Les flics sont submergés, dans les écoles, c'est le bordel. Un habitant sur deux est de couleur, dix pour cent de la population meurt avant vingt ans. En espérance de vie, on est nul. Dans les pays voisins, c'est la pagaille. Les gens ont les jetons. Moi, je ne vois qu'une solution pour calmer le monde et remettre les pendules à l'heure : tout faire péter.
- Tout ? l'interroge calmement le fidèle conseiller Jimmy Spencer.
- Pas ici bien sûr. Mais bon, nous sommes des milliards et ça ne s'arrange pas. Ça prolifère là-bas, ça foisonne, hurle le Président en pointant les pays du sud d'un index rageur. Ça foment des coups par ici.
- Evidemment, le problème de l'exiguïté de la planète se pose dans les conditions actuelles d'exigence. Mais comment leur faire accepter le contrôle des naissances quand rien ne change chez eux ? N'oubliez pas que nombre de nos entreprises possèdent des intérêts là-bas. Et puis, l'inégalité des richesses agace sérieusement une part croissante de nos concitoyens. A terme, l'objectif est bien que ces pays tiers deviennent nos clients solvables en continuant de nous fournir des matières premières.
- Et voilà, défends-les ! Ils ne font aucun effort pour se développer. En plus, il paraît que certains pays veulent quitter prochainement l'organisation mondiale du commerce. Un caprice ! On leur file des paquets de pognon, on les protège et voilà le remerciement. Ils cachent nos pires ennemis. On fait tout ce qu'on peut. Ils deviennent beaucoup plus nombreux que nous. Allez, allez, il ne faut plus mollir. La faiblesse nous perdra. Il y va du bonheur de nos concitoyens, de l'avenir de

- l'humanité ! Moïse n'a-t-il pas englouti des milliers d'Égyptiens dans la Mer Rouge pour sauver les siens ?
- Nous aurons des difficultés à vendre cette idée au Congrès. Mais il est vrai qu'une population en trop grand nombre voit surgir des problèmes cruciaux ; des biologistes ont décrit ces phénomènes chez les rennes de l'île Saint-Paul trop nombreux pour la nourriture dont ils disposaient, chez les lemmings avec leurs fluctuations régulières d'effectifs, chez le blé semé trop dense, trop engraisé qui verse... Il est également observé qu'avec le développement qui progresse, les femmes ont moins d'enfants ; ainsi, à terme, lorsque l'humanité aura atteint un certain niveau de vie, les femmes auront moins de bébés et le problème de surpopulation ne se posera plus. Au contraire, cette dynamique décroissante devrait tendre vers une disparition naturelle de l'espèce humaine. Cet aspect aussi est observé : la disparition d'une espèce est parfois liée à son point fort, en l'occurrence l'intelligence pour l'homme qui lui a permis de dominer la planète...

Jimmy utilise un ton doux et un argumentaire soporifique pour tenter de calmer le Président. Celui-ci répond :

- D'accord, d'accord, mais c'est pas demain la veille. En attendant, il faut agir. Il ne faut pas trouver la bonne solution, il faut trouver la meilleure même si elle n'est pas bonne. Je pense au bien des électeurs. Quitte à me sacrifier pour plusieurs générations. Tu sais, Jimmy, le comble de l'altruisme est de devenir un assassin pour sauver les autres. Mais comme « le nombre sanctifie », d'après ce communiste de Chaplin, la canonisation devrait m'attendre. Bon, on dit rien, on la ferme. Nous allons travailler tous les deux seulement, déclare plus calmement le Président en se resservant gaillardement un verre. Une rasade, Jimmy ?
- Non, non, merci. Il faudra tout de même mouiller le général en chef de l'état major.
- C'est mon affaire. T'inquiète pas : Simpson, je le tiens. Dans le temps, je l'ai blanchi dans une histoire à la noix

- de crimes de guerre. En Europe, je crois.
- Quand mener à bien ce terrible dessein ?
- Avant les élections bien sûr. Ça va marcher.

Le Président promène ses doigts sur le planisphère plastifié, une nouvelle version récemment accrochée pour tenter d'intégrer les frontières nées de la recrudescence nationaliste européenne et du redécoupage ethnique africain.

- Quoi qu'il en soit, Jimmy, pas avant au moins deux ans. D'ici là, motus.
- Evidemment.
- Bonsoir, je suis fatigué.
- Bonsoir, Président.

Jimmy se dirige lentement vers la porte.

- Hé, Jimmy !
- Oui, Président ?
- Motus, hein.
- Vous pouvez compter sur moi, Président. Vous avez toujours pu compter sur moi.

Et Jimmy referme la porte, accablé par le terrible secret. Le Président et Jimmy se connaissent depuis longtemps. Jimmy a organisé sa carrière dès lors qu'elle commençait à décoller. Il rédige la plupart des discours officiels, prépare les interventions télévisées, choisit la couleur des cravates et des chemises. Là, il sent qu'un dérapage est amorcé mais il souscrit aux arguments patriotiques. Aura-t-il le courage nécessaire ?

Resté seul dans son vaste bureau, le Président pense :

- Le plus tôt sera le mieux. J'ai été idiot de tout raconter à Jimmy... S'il ouvre le bec, je serai obligé de le faire zigouiller, ce pauvre vieux. Demain c'est la fête nationale. Mon devoir sera mon don pour ma patrie, pour l'Histoire et pour l'éternité.

Retrouvant son excitation après avoir bu plusieurs gorgées de

bourbon, le Président empoigne son téléphone et appelle le général Simpson :

- Général, général, il faut que vous veniez tout de suite dans mon bureau : la plus haute importance, la survie de la Nation en dépend !

En attendant le général, le Président débouche une nouvelle bouteille de bourbon. A son arrivée, après s'être arraché à sa télévision et à ses bières blondes, le général découvre un Président débraillé mais hilare. Ils boivent. Beaucoup. Tout en n'ayant de cesse de remplir les deux verres, le Président relance son discours :

- Pire que le chômage ou la misère ou les inégalités, les gens veulent la paix chez eux. Le citoyen en a marre de guetter ses enfants s'ils rentrent bien de l'école sains et saufs, de vivre dans des quartiers fermés ou barricadés, de croiser des gens qui ne parlent même pas sa langue sur son propre sol, de se faire attaquer et tuer par des étrangers devant chez lui ! Hé, Simpson, t'es d'accord, toi ?
- Sûr ! Depuis toujours ! répond le général, sérieusement éméché lui aussi. On va leur donner une bonne leçon. Allez, boum sur Moscou !
- Arrête de dire n'importe quoi, général. D'abord, proprement, on raye les pays terroristes. Répondant ainsi à une demande populaire pour laquelle nous avons été élus démocratiquement.

S'approchant du planisphère, le Président désigne quelques pays et y pose des aimants colorés et ronds :

- Déjà, pour commencer, les incontournables, les basiques, celui-là, celui-là et celui-ci. Là, je suis sûr qu'il y en a plein planqués dans le désert. Et là, dans la jungle. Et là dans les montagnes. Et là dans les usines désaffectées ou nos anciennes bases militaires.
- Dis donc, ça fait beaucoup, non ?
- Tu parles, faut taper fort pour voir les résultats et éviter

les représailles. Il y a aussi là, là (on y est déjà allé mais tant pis, on va achever le boulot), là et là sur les puits de pétrole qui financent les armées secrètes, enchaîne le Président, illuminé.

- Mais dans ce pays, le gouvernement, c'est bien nous qui l'avons mis au pouvoir ?
- Et alors, tout le monde peut se tromper. J'oubliais ici.

Aucun continent n'est épargné. La carte du monde est parsemée de points rouges et bleus.

- Allez, on va faire claquer quelques dizaines de gros missiles, on va remettre de l'ordre là-dedans. Tu vas voir, tu vas mieux dormir après.
- Ouais, allons-y ! Fini de rigoler !
- Attends, attends, et si on achetait des actions d'abord : dans le BTP, dans l'armement, dans l'humanitaire aussi ?
- Pas le temps, on y va, on est chauds !
- Allume la télé.
- Après, après.

Ils s'épongent le front, se recoiffent, réajustent leur cravate. Ils descendent quelques étages en ascenseur, franchissent quelques portes, traversent quelques couloirs, croisent quelques gardiens tout en s'efforçant de garder bonne figure. Ils utilisent leurs multiples cartes magnétiques.

Maintenant, le Président et le général Simpson sont côte à côte face à la machine. Ils essaient de retrouver leur calme. Une certaine sérénité tente d'envahir la pièce aux murs de métal brillant malgré leurs souffles puissants et odorants qu'ils s'évertuent à ralentir.

- Saint-Augustin disait que la sagesse, c'est quand l'intérêt général l'emporte sur l'intérêt particulier. Nous sommes des sages, alors appuyons, général, se justifie le Président, transpirant et rouge.
- N'as-tu jamais fabriqué de l'intérêt général pour justifier ton métier de Président et ton administration ?

Le Président tape son code secret, lentement, se concentrant sur chaque touche, puis imprime son empreinte digitale sur le petit carré lumineux orange à gauche du clavier. Le général Simpson a dix secondes pour poser son index sur le même carré. Il le fait d'un doigt tremblant. Le Président choisit les douze destinations sur l'écran tactile. Une douce voix féminine virtuelle lui confirme l'achèvement du paramétrage. L'ouverture de Tannhäuser signale l'initialisation du système.

Quelques instants sont nécessaires au transfert des ordres et des missiles. La sonnerie du téléphone portable personnel du Président retentit, rompant le silence qui s'est abattu dans la pièce. Lee appelle son père :

- Allô, papa, je suis avec Estrella, dans son pays. Tu vas être grand-père. T'inquiète pas, je te le présenterai, ton petit fils. Nous l'appellerons Grant. A bientôt. Salut, Présid...

Le message est brutalement interrompu : caprice de l'appareil ou événement local ?

- On ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, se dit-il à haute voix car le pays d'Estrella fait partie des douze cibles.

Une larme n'hésite cependant pas à couler le long de sa joue de Président. En principe, les larmes nettoient les yeux et le cœur.

Dans un éclair de lucidité (l'enchaînement des événements a vraisemblablement accéléré le métabolisme du bourbon par le robuste système digestif du militaire), se rendant soudainement compte de leur terrible forfait, le général Simpson pointe son revolver sur le Président en éructant :

- C'est fini pour toi, vieux salaud !
- Hé, qu'est ce qui t'arrive ? Es-tu devenu cinglé, général ?
- C'est toi qui est cinglé. Tu te rends compte que tu viens d'anéantir la moitié de la planète ?
- Mais dis donc ! Tu es dans le coup ! Et consentant en

- plus ! Il faut le faire pour nous protéger.
- J'obéis aux ordres. Mais là, c'est trop !
 - Non mais il ne...

Le coup de feu retentit. Le sang perle à la bouche du Président. Le général Simpson se tranche l'index avec son couteau. Il manque de s'évanouir.

La douce voix féminine retentit à nouveau demandant la confirmation du code avant le déclenchement de l'attaque, sur fond d'hymne national cette fois.

- Merde il est mort, constate le général.

*Mais, au sol, le lierre se ramifie encore à la
recherche d'un nouvel hôte.*

Quelques heures après, à la pleine chaleur du jour, Samba se réveille en proie à une violente diarrhée. Pour évaluer l'efficacité de son forfait et passer le temps, il écoute la radio. Son attention est attirée par une brève relative à un important et inexplicable problème de surcharge organique dans certaines stations d'épuration nord américaines signalé par des exploitants de cités proches des littoraux. Tous les journalistes étant mobilisés autour du Président blessé, cet épisode de pollution passagère, provoqué par le dysfonctionnement des installations de traitement, n'intéressera que quelques pêcheurs ou baigneurs.

Sa mère dit à Samba :

- Tu les as trouvés heureux tous ces gens là-bas ? Alors laisse les en paix. Ils se trucident entre eux. Bientôt, ils se laisseront eux-mêmes de leur voiture. C'est mieux ainsi.
- Il sera trop tard peut-être, lui répond Samba.

Un réveil de gueule de bois. Palmidore ouvre les yeux puis la fenêtre.

Dehors, quelques américains bedonnants partent célébrer leur fête nationale. Ils ne savent pas encore que leur Président s'est fait tirer dessus par le chef des armées. La rue est animée comme à l'ordinaire⁴. Il ne lui reste plus qu'à appeler Nicomède. Avant, il descend à la cave chercher un vieux Gevrey-Chambertin.

En remontant, il pense avec légèreté aux cracks boursiers successifs, aux bidonvilles secrétés au sud par les excédents agricoles du nord, aux conflits internes et externes à répétition...

En refermant sa porte derrière lui, il se dit, soulagé :

- Bah, ils n'ont finalement pas besoin de moi.

Et Lila, Lila, Lila, Lila, Lila.

La sonnette retentit enfin. Voilà Lila. Tant pis pour Nicomède, l'été est si beau cette année.

⁴ Comme prévu, l'orage a provoqué un flux massif de matières organiques et oxydables vers les cours d'eau. Dans les usines de production d'eau potable, en réaction avec le chlore, elles ont favorisé l'apparition de trihalométhanes qui, combinés à la substance utilisée par Nicomède, ont fortement coloré l'eau potable en vert émeraude accompagnée d'une odeur pestilentielle. Dans les quartiers visés, la vue et/ou l'odeur ont découragé plus d'un consommateur même motivé.

Des soldats commencent à accourir dans la pièce :

- D'où vient-il ce coup de feu ?
- La guerre ! La guerre est déclarée !

A proximité d'un index sanguinolent et du Président sérieusement blessé d'une balle dans le crâne, le général Simpson balbutie, un doigt en moins, un revolver en main :

- Quel abominable ! Je n'ai rien pu faire pour l'en empêcher. Il m'a assommé, coupé le doigt. Heureusement, j'ai pu le descendre à temps.

Coup raté mais un général héros jusqu'à ce que le Président reprenne ses esprits. D'ici là, les journaux télévisés, les rotatives, les discussions de bureau s'en donneront à cœur joie pour expliquer la tentative de putsch, le crime passionnel ou l'espionnage de haut niveau. A la clé, successivement : l'augmentation des espaces publicitaires, une version officielle, un général disparu et une réélection.
